

50 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES

La Scala

P A R I S

ACME PRÉSENTE

LA NOUVELLE CRÉATION D'

ALEXIS MICHALIK

*Une histoire
d'amour*

À PARTIR DU 9 JANVIER 2020



AVEC PAULINE BRESSON, JULIETTE DELACROIX, ALEXIS MICHALIK
MARIE-CAMILLE SOYER ET EN ALTERNANCE LIOR CHABBAT ET VIOLETTE GUILLOIN

ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE YSMAHANE YAQINI, DÉCOR JULIETTE AZZOPARDI, COSTUMES MARION REBMANN
LUMIÈRES ARNAUD JUNG, VIDÉO MATHIAS DELFAU, SON PIERRE-ANTOINE DURAND, CHORÉGRAPHIE FAUVE HAUTOT

SPÉCIAL SPECTACLES



Juliette Delacroix et Marie-Camille Soyer dans *Une histoire d'amour*.

Alexis Michalik à cœurs perdus

Dans « Une histoire d'amour », sa nouvelle pièce, en rupture avec les fresques historiques qui ont fait son succès, l'auteur d'« Edmond » met à la Scala sa ferveur et son incroyable sens du rythme au service d'un théâtre de souffrance et de rire.

PAR FRANÇOIS AUBEL

[@francoisubel](https://twitter.com/francoisubel)

Pas de rideau, de pendrillon, ni de manteau d'Arlequin. Comme toujours chez Michalik, le décor est à vue. À court, une cuvette de toilette trône sur le devant de la scène. Un canapé et un bureau s'alignent à l'arrière. À jardin, un lit simple et un bar. On devine aisément que cet ameublement va trouver sa place entre les intermittences du cœur. Au centre, cinq micros droits sur leurs pieds attendent les personnages au service d'Une histoire d'amour. Quatre comédiennes, dont une très jeune. Et Alexis Michalik, qui n'avait pas foulé les planches depuis huit ans.

Après sept Molières, dont quatre en tant qu'auteur et metteur en scène, qui lui ont valu d'être décrit par la presse comme un « surdoué », un « wonder boy » du théâtre, il souhaitait retrouver l'humilité du plateau. Un retour au plaisir du

jeu dans un registre intime, plus personnel aussi. C'est toute l'ambition de ce mélodrame contemporain né, explique-t-il, d'une rupture douloureuse. Un texte aux antipodes d'Edmond ou du Porteur d'histoires. Sans fausses pistes ni voyages temporels. Katia et Justine tombent follement amoureuses. L'une est homo, l'autre pas. Grâce à un donneur anonyme, elles vont avoir un enfant. Mais avant la naissance de Jeanne, Justine s'enfuit. Elle va refaire sa vie. Avec un homme.

Amour noir et bonté

Des années plus tard, la mort annoncée de Katia bouleverse cet ordre des choses. Qui va garder l'enfant ? Sera-t-il confié à Justine, mariée et déjà mère de deux enfants ? Ou à William (Alexis Michalik), le grand frère de Katia, romancier cynique et ravagé par le deuil ? Amour noir et bonté. Il y a dans ce propos de faux airs de sitcom. Ce pourrait être une série dans la lignée de *This Is Us*. Et pourtant, c'est bien du

théâtre. Un théâtre de souffrance et de rires. Et pourtant, c'est d'ailleurs par ce merveilleux titre d'Aznavor que s'ouvre la pièce. Cette complainte en donne le la. Permet à Michalik d'imposer son formidable sens du tempo à cet amour en fuite, à ce deuil dont il faudra bien s'accommoder. D'abord vives, comme portées par la joie et l'énergie des débuts, les scènes s'allongent peu à peu. Le drame se répand. Se métastase. Mais le mal, la peur et les pleurs vont finir. Il faudra bien retrouver la raison. Comme dans la chanson. Comme dans nos existences.

Par le miracle d'une mise en scène tourbillonnante, cet amour qui naît et se fracture sur scène ressemble à s'y méprendre aux nôtres. Parce que les acteurs, et c'est là l'autre force de Michalik, sont à notre image. Ils ne sont ni plus beaux ni plus laids. Juliette Delacroix porte à merveille les contradictions et la force de Katia. Face à cette mater dolorosa, Marie-Camille Soyer offre sa fausse ingénuité et sa vraie tendresse à Justine. Tourmenté par ses propres fantômes, Michalik se tient au milieu de ces deux femmes, témoin de cette histoire qui ne cherche pas de morale et encore moins de moralité. L'amour est passé par là, radieux, douloureux, infernal. Il laisse son beau fruit, une fillette de 12 ans, Jeanne, formidablement interprétée par Violette Guillon (en alternance avec Lior Chabbat et Amélia Lacquemant), porteuse d'une histoire dont on ne sort pas indemne. ■

Réservez vos places pour « Une Histoire d'amour » à La Scala sur www.ticketac.com

FFF

« UNE HISTOIRE D'AMOUR »

LA SCALA

13, bd de Strasbourg (10^e)

TÉL. : 01 40 03 44 30

HORAIRES : du mar. au ven. à 21 h, dim. à 15 h

PLACES : de 17 à 39 €

DURÉE : 1h30

JUSQU'AU 28 mars

il
»

Les beaux maux d'amour de Michalik

L'auteur parle d'amour et nous fait du bien.

THÉÂTRE

PAR SYLVAIN MERLE

« **ON VA** rire et pleurer », nous avait dit Alexis Michalik. On a ri et pleuré, parfois en même temps, touché par cette « Histoire d'amour », sa cinquième création. Michalik vient nous souffler à l'oreille ses maux d'amour, doux et durs. Tout commence en musique. Ils sont cinq, alignés derrière des micros sur pied, et chantent à tour de rôle « Et pourtant » de Charles Aznavour. La chanson nous enrobe, on s'enfonce dans son siège, disponible pour la suite. Un coup de fil nous jette dans le récit qui va filer sans un temps mort, on passe d'un lieu à l'autre en fondu enchaîné.

Un coup de fil et une rencontre. Celle de Katia et Justine, le coup de foudre. Elles

s'aiment avec passion, décident d'avoir un enfant...

Elles pratiquent chacune une insémination, mais c'est Katia qui tombe enceinte. Insidieusement, leur relation va se dégrader. Et, juste avant l'accouchement, Justine part...

Douze ans plus tard, Katia, gravement malade, doit trouver en urgence à qui confier sa fille Jeanne. Elle se tourne vers William, son frère, écrivain alcoolique et dépressif... Dans un rôle sur le fil, qui lui va bien, Michalik joue ce romancier cynique parce que brisé par la vie. Ses personnages le sont d'ailleurs un peu tous, abîmés. L'auteur-acteur saupoudre

l'émotion qu'il suscite d'un humour salvateur.

COUP DE
CŒUR

« Une histoire d'amour », jusqu'au 28 mars à la Scala (Paris Xe).
De 29 à 53 €
(01.40.03.44.30)

Télérama

UNE HISTOIRE D'AMOUR

MÉLODRAME

ALEXIS MICHALIK



Pas une des créations admirablement ficelées d'Alexis Michalik qui ne fasse un succès ; du *Porteur d'histoire* (2011) à *Edmond* (2016) via *Le Cercle des illusionnistes* (2014) et *Intra muros* (2017). Le comédien-auteur-metteur en scène franco-britannique de 37 ans construit, déconstruit, articule, désarticule avec un sens du jeu qui comble les désirs d'histoires de tout un chacun. D'abord, en deux scènes et changements de décor toujours accélérés, il va vite. Ensuite, il dirige ses acteurs - peu connus mais qui nous ressemblent - avec une sensibilité complice. Et il a des idées qui créent la connivence.

Commencer, par exemple, *Une histoire d'amour* par un tube d'Aznavour chanté successivement par toute la troupe au micro, face public. Il y joue lui-même (et bien), et s'y attaque avec tendresse à l'homosexualité féminine, aux enfants nés par insémination artificielle, au cancer, à l'alcoolisme, tandis que sur scène voguent les fantômes... Des sujets d'aujourd'hui, qui troublent et concernent. Avec un humour qui sait à merveille briser la mélancolie ambiante. Michalik est un phénomène. — **F.P.**

| 1h30 | Théâtre de la Scala, Paris 10^e.

Tél. : 01 40 03 44 30.

Alexis Michalik « Je suis un homme pressé »

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI... « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. Cette semaine, l'auteur et metteur en scène de la pièce à succès « Edmond » raconte sa conquête de la liberté au théâtre

ENTRETIEN

Edmond, *Le Cercle des illusionnistes*, *Le Porteur d'histoire*, *Intra Muros* : quatre spectacles écrits et mis en scène par Alexis Michalik sont actuellement à l'affiche à Paris et en tournée. A presque 37 ans, ce jeune auteur à succès, qui a déjà remporté cinq Molières, présentera, à partir du 9 janvier 2020, à La Scala, à Paris, sa nouvelle création, *Une histoire d'amour*. L'occasion pour lui de remonter sur les planches.

Je ne serais pas arrivé là si...

Si je n'étais pas passé par le Festival « off » d'Avignon. A 18 ans, je me destinais à une carrière de comédien. J'écrivais juste pour le plaisir, sans me dire que j'allais être auteur de théâtre. Un jour, j'ai eu envie de monter un spectacle avec mes copains du conservatoire du 19^e arrondissement de Paris. C'était l'adaptation du *Mariage de Figaro*. L'un des comédiens nous dit : pourquoi on ne l'amènerait pas à Avignon ? Je me suis renseigné sur le fonctionnement du « off », en juillet 2005, et nous sommes partis, un peu la fleur au fusil. Nous n'étions pas payés, on dormait à treize dans une baraque pour huit à 40 kilomètres d'Avignon, et ça a été la révélation. J'ai découvert qu'on pouvait créer des spectacles, vendre des dates de tournée, faire vivre une compagnie. Je ne pensais pas que j'allais devenir metteur en scène, mais j'ai eu envie de refaire un spectacle.

Pourtant, dès 2001, la metteuse en scène Irina Brook a été la première à vous donner une chance, en vous offrant le rôle de Roméo dans « Juliette et Roméo », au Théâtre de Chaillot...

Elle cherchait une Juliette et un Roméo, qui aient l'âge des rôles. J'avais 18 ans. C'était merveilleux, j'avais la sensation que ma vie allait changer. On est partis neuf mois en tournée. Grâce à Irina, j'ai découvert la mise en scène et, surtout, la possibilité de s'approprier les classiques pour les rendre accessibles au public. C'était passionnant. C'est pourquoi mes premiers spectacles ont été des classiques revisités.

En 2003, vous avez réussi le concours d'entrée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, mais vous avez laissé votre place. Pourquoi ?

J'avais une chance sur deux de tomber sur un prof qui ne correspondait pas du tout à ce que j'aimais dans le théâtre. J'adorais Irina Brook et son père, Peter, Ariane Mnouchkine, Simon McBurney... Je détestais, comme l'appelait Brook, le « théâtre sclérosé ». Et puis j'étais entouré de jeunes acteurs qui étaient persuadés que, s'ils entraient au Conservatoire national, ça y est, c'était gagné. Mais non, rien n'est fait, ce n'est que le début. Je n'avais pas très envie de tout cela.

Mais, alors, pourquoi avoir passé ce concours ?

Toute cette réflexion, je l'ai eue au fur et à mesure des épreuves du concours d'entrée. Et je n'avais pas envie qu'on me dise : tu critiques parce que tu ne l'as pas eu. Et puis, entrer au Conservatoire sous-entendait aussi ne pas pouvoir travailler pendant deux ou trois ans. Or, j'avais déjà un agent et envie de travailler. Alors, juste après avoir obtenu le concours, j'ai signé une lettre disant que je laissais ma place. J'avais aussi une grande confiance en moi...

D'où cette confiance vous vient-elle ?

Mes parents m'ont toujours dit : fais ce que tu veux. J'ai toujours été très indépendant et autodidacte. J'ai commencé une fac de maths après le bac, mais, très vite, j'ai su que je voulais être acteur. Au collège et au lycée, j'étais au club de théâtre. D'ailleurs, c'est une casquette de la pièce de fin d'année que j'ai envoyée à mon premier agent.



A Paris, en septembre 2018.

JULIEN PEBREL/MYOP

Et il y a quand même une fibre artistique dans la famille...

Bien sûr. Ma mère, anglaise, est traductrice, et mon père, d'origine polonaise, est peintre. Il n'y avait pas de télévision à la maison. Nous vivions à Paris, ils nous emmenaient beaucoup, mon frère et moi, au théâtre et au cinéma. Et ils avaient bon goût !

J'ai été marqué par des mises en scène de Peter Brook, au Théâtre des Bouffes du Nord, par la compagnie Cheek by Jowl, par *Mnemonic*, de Simon McBurney, et, plus tard, par les pièces de Wajdi Mouawad. On allait aussi voir les films des Marx Brothers, de Chaplin, etc. Et j'avais une passion pour les comédies musicales. Mes héros étaient ceux de l'Amérique des années 1950 : Gene Kelly, Frank Sinatra... Et puis des grands réalisateurs comme Billy Wilder. Je vivais un peu dans le passé. J'aime les vieux films, les classiques et l'histoire. Quand on se tourne vers l'histoire, on est beaucoup plus pragmatique et philosophe sur le présent.

Revenons au « off » d'Avignon, là où tout a commencé. Qu'aimez-vous tant dans ce festival ?

Ce que je chéris le plus, c'est la liberté. Dans le « off », la liberté artistique est possible. Toutes les compagnies ont leur chance, la seule chose qui compte, c'est le bouche-à-oreille. Toute ma façon de raconter des histoires, toute ma façon de concevoir un spectacle économiquement, a été influencée par Avignon.

Cette profonde nécessité de liberté vient-elle de votre éducation ?

Mon père est, dans l'âme, un résistant au système. Ma mère est plus pragmatique, plus en rondeur, et elle possède à la fois une force de travail et une capacité à fédérer. J'ai hérité des deux : lui m'a empêché d'être naïf, elle m'a donné de l'optimisme, de l'énergie et de la poésie. Cette cohabitation entre mon père et ma mère, c'est l'incarnation du compromis. Je pense fondamentalement qu'il n'y a pas de succès sans compromis.

Quel type de compromis ?

Le compromis, c'est ce qui rend le théâtre populaire, ce théâtre qui ne s'adresse pas uniquement à un public ciblé, mais tente d'être à la fois exigeant et accessible à tous. Ce qui me rend le plus heureux, ma plus belle récompense, c'est lorsque des jeunes qui n'ont jamais mis les pieds au théâtre ressortent en disant : « Ça me donne envie d'en voir un deuxième » ou « Ça me donne envie de lire *Cyrano* ». En

même temps, je suis très heureux quand des gens qui connaissent vraiment le théâtre viennent et s'éclatent. Ce moment de communion entre des publics différents, c'est cela, pour moi, l'idéal théâtral. C'est mon cheval de bataille. Remplir une salle n'est pas un gros mot.

Ce qui vous importe, c'est de toucher tous les publics, dites-vous, mais quel rôle politique accordez-vous au théâtre ?

Je ne fais pas un théâtre très politique, car dès que j'ai un propos politique, j'ai la sensation d'enfoncer des portes ouvertes. D'autres, comme Joël Pommerat avec *Ça ira (1) Fin de Louis*, ou le collectif d'acteurs-auteurs L'Avantage du doute le font très bien. Ce n'est pas mon ADN. Je préfère raconter des histoires, faire rêver, susciter des émotions, plutôt que de dire « je suis de gauche ». Fondamentalement, je n'ai pas assez de rage en moi pour laisser exprimer un propos politique fort. Plus j'avance et moins je sais. Être un bon auteur, c'est aussi être capable d'être en empathie, parce qu'on se met à la place de nos héros. Et plus on se met à la place de tout le monde, plus on se rend compte qu'il est difficile d'avoir un point de vue tranché sur les choses. En tout cas, c'est difficile pour moi. Et puis, on peut être politique d'une autre manière. La forme de mes spectacles, c'est une société très égalitaire, très communautaire, sans hiérarchie entre les comédiens. Tout le monde est au service d'un idéal, d'un spectacle. J'aime embarquer tout un équipage dans une aventure, avoir la liberté d'être le capitaine.

« Le Porteur d'histoire », de 2011, est le spectacle qui a fait basculer votre carrière. Qui est le premier professionnel à avoir cru en cette pièce ?

Oui, un virage à 90 degrés ! Cette pièce, c'est un conte de fées. A l'époque, j'essayais de monter *Un chapeau de paille d'Italie*, d'Eugène Labiche, version comédie musicale, avec dix comédiens sur scène. En vain. Benjamin Bellecour, qui avait produit un de mes premiers spectacles et qui, à l'époque, codirigeait le Ciné 13 Théâtre, à Paris (aujourd'hui Théâtre Lepic), m'a dit : « Je monte un festival de création contemporaine, j'ai un auteur qui m'a lâché, c'est dans un mois. Est-ce que tu peux me faire quelque chose ? » J'avais l'idée du *Porteur d'histoire* qui me trottait dans la tête. Je lui ai dit : « O.K., je vais faire ça en version courte ». Cinq acteurs, une création au plateau, pas de décor, on l'a jouée trois fois.

Benjamin Bellecour a été d'accord pour la

produire, le Théâtre des Béliers, à Avignon, était prêt à nous accueillir, et Colette Nucci, du Théâtre 13, à Paris, voulait la version longue pour sa rentrée de septembre ! J'ai donc écrit la suite, et on l'a créée en juillet 2011, au « off », dans une salle de quatre-vingts places. Aujourd'hui, on approche les 2500 représentations ! Avec *Le Porteur d'histoire*, c'était la première fois que je créais une pièce ex nihilo, en pensant très clairement que ça allait beaucoup moins intéresser les spectateurs qu'une adaptation de Shakespeare. Mais j'ai découvert que non. Cela m'a encouragé à en écrire une autre, puis une autre, puis encore une autre. L'écriture s'est imposée à moi grâce au public et au succès des spectacles.

A quoi attribuer ce goût pour le récit ?

J'ai toujours écrit. Quand j'étais ado, je rédigeais des nouvelles, des scénarios, je faisais lire ça à mes potes, sans avoir conscience que ça pouvait devenir un jour ma vie. Petit à petit, plus je jouais, plus je me rendais compte qu'on me parlait peu de mon interprétation. En revanche, lorsque je créais des spectacles, je provoquais des réactions bien plus fortes. *Le Cercle des illusionnistes*, en 2014, a été le plus difficile à écrire. Parce que c'était le deuxième. Après *Le Porteur d'histoire*, il fallait retrouver ce qui avait fonctionné, sans refaire la même chose. Ça a marché. J'étais alors libéré de la peur d'avoir fait un seul succès par accident.

J'ai toujours plusieurs histoires en tête, dans des tiroirs différents. Elles mûrissent et je me dis : « Ça y est, celle-là, il faut que je la raconte. » Chez moi, les histoires viennent de trois façons : soit c'est quelque chose que je vis, soit que je lis, soit que j'entends. *Le Cercle des illusionnistes* est né d'une anecdote que j'ai lue sur l'illusionniste du XIX^e siècle Robert Houdin, *Le Porteur d'histoire* d'une balade dans un cimetière des Vosges, où il y avait énormément de tombes abandonnées.

Et puis arrive le tourbillon « Edmond ». Enorme succès depuis 2016, qui est aussi devenu un film. Comment a-t-il surgi ?

Depuis quinze ans, j'avais en tête l'idée d'une comédie à la *Shakespeare in Love* [le film de John Madden, en 1999] sur la création de *Cyrano de Bergerac*, d'Edmond Rostand. C'était le film de ma vie. J'avais commencé à le développer, mais aucun réalisateur n'en voulait. Au bout de quelques années, j'ai décidé de le faire au théâtre. Le Théâtre du Palais-Royal, à Paris, a accepté la pièce. Ça a été fou et ça l'est toujours ! On va vers le million de spectateurs, c'est dingue ! On ne pouvait pas prévoir un tel raz-de-marée.

Il n'y a jamais eu de tête d'affiche dans vos pièces. Maintenant que vous vous êtes fait un nom dans le théâtre, pourriez-vous en avoir ?

Pourquoi ? Si un acteur connu accepte, il va jouer trois mois, et après il ira faire autre chose. Donc, à quoi ça sert ? Entre-temps, il aura pris une part non négligeable du budget de création de la pièce. Et puis je fais des spectacles de troupe, tout le monde a un rôle équivalent. La star, c'est le spectacle. J'ai la chance aujourd'hui de pouvoir faire ce que je veux, aussi parce que je le fais dans une économie raisonnable. Je n'ai pas la folie des grandeurs, je continue d'appliquer l'esprit avignonnais d'un théâtre de l'humilité.

Etes-vous un homme pressé ?

Oui. En tout cas, je cherche toujours à gagner du temps. Quand je suis en répétition ou sur un tournage, c'est mon obsession. Car plus on gagne de temps, plus il en reste pour améliorer les choses. J'ai peur de l'ennui, j'essaie toujours de le chasser. Le cliché du théâtre, c'est que c'est ennuyeux. C'est ma hantise. Je veux absolument prouver le contraire, que le théâtre, c'est génial.

Avez-vous créé votre nouvelle pièce, « Une histoire d'amour », à partir d'une histoire vécue, lue ou entendue ?

C'est parti d'une chanson. Il y a un an, en écoutant en boucle *It Takes Time to Be a Man*, du groupe américain The Rapture, je voyais la dernière scène d'un spectacle. Et puis, cet été, j'ai vécu une rupture difficile et, tout d'un coup, j'ai eu le ton juste pour parler de tous les enjeux de la pièce. Même si cela n'a rien à voir avec mon histoire personnelle, c'était le moment de l'écrire, d'expurger, d'utiliser ce que je vivais pour faire vivre ces personnages. L'écriture, pour moi, ne vient pas d'une faille. On n'est pas forcément obligé d'aller mal pour bien écrire. Mais force est de constater qu'on écrit toujours sur ses souffrances. Le plus dur est d'arriver à prendre ce qui nous traverse, de le mettre sur papier et d'en faire quelque chose de beau. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SANDRINE BLANCHARD

THÉÂTRE



J'ai essayé de capter ce truc un peu à la Sautet ou de certaines comédies dramatiques italiennes, ce sentiment de vie



« Le théâtre, c'est mon ADN », rappelle Alexis Michalik, le créateur des succès « Edmond » et « Le Porteur d'histoire », ravi de retrouver les planches.

« On va rire et pleurer »

Alexis Michalik revient au théâtre avec sa nouvelle création, « Une histoire d'amour », mélo dans lequel il remonte sur scène comme acteur.

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVAIN MERLE

À 37 ANS, il a écrit quatre pièces cumulant 5 200 représentations, plus de 2 millions de spectateurs et sept Molières, dont quatre en tant qu'auteur et metteur en scène. Après avoir adapté lui-même au cinéma son tonitruant « Edmond » et écrit un roman, « Loin », Alexis Michalik revient au théâtre avec « Une histoire d'amour », sa cinquième création qui débute demain à la Scala. Avec cinq pièces se jouant actuellement à Paris, il est l'auteur vivant le plus joué dans la capitale. Rencontre.

ALEXIS MICHALIK

Vous renouez avec les planches, ça vous manquait ? (Rires.) Je ne les ai jamais vraiment quittées ; le théâtre, c'est mon ADN. Je fais une pièce tous les deux ou trois ans, ça s'est déclenché cet été. Je suis content, aussi, de proposer quelque chose de différent. Là, pas d'allers-retours temporels, de suspense, de fausses pistes, c'est plus linéaire, on est davantage sur l'intime.

Cette « Histoire d'amour », elle vient d'où ?

Elle est née d'une chanson que j'écoutais en boucle « It Takes Time to Be a Man », de The Rapture. Avec la musique, des histoires me viennent, et là j'avais en tête une dernière scène, une super fin, mais pas

la pièce. Pendant un an, ça s'est construit dans ma tête et l'été dernier, j'ai vécu une rupture douloureuse et me suis retrouvé exactement dans l'état nécessaire pour l'écrire. Ça parle du deuil, de l'amour, de la perte de l'amour, de la reconstruction... Je l'ai écrite très vite et je savais qu'il fallait que je la monte vite aussi, que cela avait du sens.

Qu'allez-vous chercher chez les spectateurs ?

Je crois que ça va pas mal pleurer. Mais ce n'est pas un mélo pur, là je pense qu'on va rire et pleurer. J'ai essayé de capter ce truc un peu à la Sautet ou de certaines comédies dramatiques italiennes, ce sentiment de vie. Le rire peut arriver à un moment dramatique, et inversement.

« Les histoires d'amour finissent mal en général »...

Pas toujours, mais dans cette pièce, peut-être... C'est vie et mort d'une histoire d'amour, puis ça part ailleurs.

Vous ne pouvez pas vous en empêcher, que ça parte ailleurs...

Je ne peux pas regarder une pièce ou un film, lire un livre si au bout de dix minutes je sais comment cela va finir.

Une tragédie, on sait où ça va en général...

Je ne suis pas d'accord, il y a beaucoup de rebondissements dans les tragédies.

On sait que ça se termine mal...

Oui, mais il se passe beaucoup de choses entre-temps. Personnellement, avec Racine, je m'emmerde un peu, mais les tragédies de Shakespeare, c'est « House of Cards » ! Ou plutôt, c'est « House of Cards » qui est inspiré de « Richard III ».

La société actuelle, ça peut vous inspirer ?

Je suis passionné d'histoire et je me dis qu'il n'y a jamais eu d'époque facile. C'est tout le temps dur, mais globalement c'est quand même moins pire qu'avant. Il y a des souffrances, mais on vit de plus en plus âgé, on mange mieux, il n'y a pas la peste ni la grippe espagnole, pas de conflit mondial...

Il y a l'urgence climatique...

A chaque époque, il y a eu l'ombre de quelque chose de terrible qui nous plane au-dessus, nous c'est le réchauffement climatique...



Je pensais naïvement que j'allais recevoir un coup de fil de Monsieur Netflix qui m'aurait dit : « Hé ! J'ai lu Loin et j'ai trouvé ça chouette ! »

Vous débutez en période de grèves...

Ce n'est jamais idéal, mais c'est pour tout le monde pareil. En décembre, les théâtres privés en ont sévèrement pâtis, c'est en général le moment où ils engrangent pour les mois un peu durs, là c'était vraiment morose... Mais on ne fait pas ce métier pour gagner de l'argent. La blague récurrente, c'est : comment on devient millionnaire en ayant un théâtre ? En étant milliardaire à la base...

Vous êtes, millionnaire ?

Je gagne très bien ma vie, merci... Merci au spectacle !

Vous cinq pièces sont à l'affiche à Paris, vous êtes sans doute l'auteur vivant le plus joué dans la capitale...

C'est incroyable ! Rien de tout ça n'est prévu. Il se trouve que les quatre premières n'ont jamais cessé d'être jouées... « Le Porteur », c'est peut-être notre plus grosse surprise parce que c'est la première. « Edmond » a été un succès immédiat, mais la reconnaissance du « Porteur » est venue après plusieurs années... Pendant deux ans, on ne jouait qu'à Avignon, puis à Paris, et on a été complet... C'était en 2012 et c'est encore plein. Ça devient fou.

Vous êtes le « golden boy du théâtre », dit-on ! (Il rit.) La formule est sympathique, mais il faut garder les

pieds sur terre. Ça fait plaisir à ma mère, disons... Mais c'est aussi pour ça que j'avais tellement envie de revenir au plateau après huit ans, de retrouver cette humilité-là, je suis un parmi cinq acteurs au service d'un spectacle.

L'âge avançant, qu'est-ce que vous vous dites ?

Que je suis extrêmement fortuné de tout ce qui m'arrive. Dans le travail, je suis comblé. La valeur que je place au-dessus de tout, c'est la liberté, et j'ai la chance d'avoir une liberté créatrice extraordinaire. Sur le plan personnel, la vie passe et disons que les interrogations qui sont les miennes aujourd'hui sont retranscrites un peu dans cette « Histoire d'amour »...

Votre roman, « Loin », ça ferait une sacrée bonne série, non ?

Oui, j'aimerais bien... Je pensais naïvement que j'allais recevoir un coup de fil de Monsieur Netflix qui m'aurait dit : « Hé ! J'ai lu Loin et j'ai trouvé ça chouette ! » Ce n'est pas encore le cas. (Rires.) Il va peut-être falloir que je prenne mon bâton de pèlerin... Mais pour l'instant, je vais déjà lancer la pièce.

■ « Une histoire d'amour », dès demain et jusqu'au 28 mars à la Scala (Paris X^e). De 15 à 53 €. 01.40.03.44.30.

People Express

LOISIRS



Le retour de Justin Bieber

Quatre ans qu'il n'a pas sorti d'album. Justin Bieber, 25 ans, vient de dévoiler une nouvelle chanson addictive, « Yummy », et un clip gourmand et coloré qui a dépassé les 21 millions de vues en trois jours. Le premier extrait d'un cinquième album qui devrait sortir au printemps. Le chanteur canadien dévoilera aussi le 27 janvier, sur la chaîne YouTube, « Originals » un doc en dix parties sur ses quatre dernières années.



Timothée Chalamet dans la peau de Bob Dylan

C'est le site américain Variety qui l'affirme : Timothée Chalamet, révélé par « Call Me by Your Name » en 2018, va incarner Bob Dylan à l'écran. James Mangold, le réalisateur de « Walk the Line » et « Le Mans 66 », a embauché le comédien franco-américain de 24 ans pour interpréter le chanteur folk à ses débuts.



Delphine Ernotte prête à remplir

La PDG du groupe France Télévisions, Delphine Ernotte, 53 ans, s'est déclarée hier candidate à un renouvellement jusqu'à fin 2022 de son mandat, qui expire en août. C'est le Conseil supérieur de l'audiovisuel qui devra procéder, au premier semestre, à la nomination du futur patron (ou patronne) de France Télévisions.

CULTURE
MATCH

ALEXIS MICHALIK,
**LE THÉÂTRE
RENVERSANT**

Avec « Une histoire d'amour »,
le metteur en scène le plus couru du
moment bascule dans le mélo.

Photo **Eric Garault**



« JE NE SUIS PAS RASTIGNAC, JE NE RÊVE PAS DE DIRIGER UN THÉÂTRE, NI DE CONQUÉRIR PARIS »

ALEXIS MICHALIK

Stakhanoviste de la plume et des planches, l'auteur d'« Edmond » et du « Cercle des illusionnistes » signe avec « Une histoire d'amour » sa cinquième pièce. Sa première incartade dans le mélo. Un nouveau défi pour l'homme de 37 ans qui jure n'avoir pour seule ambition que de raconter des histoires.

Interview **Benjamin Locoge**

Paris Match. Quel est le point de départ d'« Une histoire d'amour » ?

Alexis Michalik. C'est une chanson de The Rapture qui m'en a donné l'idée. En l'écoutant, je voyais la fin du spectacle. Et, à partir de là, je me suis dit qu'il fallait que j'écrive le reste. Je ne me lance jamais dans un thème précis, c'est l'histoire qui s'impose. Or, cet été, j'ai vécu une rupture douloureuse qui a fait que c'était le bon moment pour évoquer ce sujet. Et tout s'est enchaîné.

Vous souhaitiez remonter sur scène ? Jusqu'alors vous n'avez jamais joué dans vos propres pièces.

Avant « Le porteur d'histoire », je jouais dans les pièces que je mettais en scène. Mais celle-ci étant la première que j'ai écrite, j'avais besoin de recul pour la diriger. Et j'ai tellement aimé ne pas jouer dedans que j'ai continué. Mais ça commençait à me manquer... Je m'en suis rendu compte en écrivant l'histoire de cet écrivain alcoolique qui se débat avec ses deuils et ses failles. William est un personnage qui me parle, il a un côté chef de troupe, même s'il ne veut pas l'être. Ce n'est pas un rôle héroïque, il est même plutôt en arrière-plan au départ puis va peu à peu prendre de l'importance. Comme souvent dans mes spectacles, je commence par raconter une histoire pour mieux migrer vers une autre.

Au départ vous vouliez être comédien...

Absolument. J'ai découvert la mise en scène à 18 ans en jouant dans le « Roméo et Juliette » d'Irina Brook. Jusqu'alors, j'avais une vision scolaire du théâtre, même si j'avais vu des pièces de Peter Brook, d'Ariane Mnouchkine, de Simon McBurney ou de Deborah Warner. Des gens qui finiront par m'influencer. Le truc, c'est que j'aurais pu avoir une jolie carrière de comédien de téléfilms. Mais jamais personne ne m'a dit : « Je suis bouleversé

Pauline Bression

« Je l'avais vue en audition pour « Edmond » le film, je m'en suis souvenue parce qu'elle est aussi danseuse. Elle avait la douceur du personnage. Elle s'est imposée. »

Marie-Camille Soyer

« C'est une amie. Elle était mon assistante sur « Intra Muros » et a repris un rôle dans « Le porteur d'histoire ». »

Amélia Lacquemant

« On sent qu'elle a le jeu en elle. Amélia n'est pas poussée par ses parents, elle a un vrai don. »



par ton interprétation." Alors que, quand j'ai monté « Le porteur d'histoire », j'ai eu des réactions incroyables. Suscitées par ma pièce, par ma mise en scène, elles étaient bien plus fortes que celles provoquées par mon travail de comédien. Soyons honnête ! [Il rit.] Au moment de créer « Le cercle des illusionnistes », on m'a proposé cinquante jours de tournage dans une série. J'ai refusé. Et je ne m'en suis jamais mordu les doigts. La création c'est quelque chose de bien plus exigeant que le métier d'acteur. Jouer, c'est l'art de l'éphémère ; on est un instrument.

Vous êtes un metteur en scène attendu. Le public se déplace sans même savoir de quoi parle votre nouvelle pièce.

C'est super la première semaine parce que la salle est pleine. Mais si ce n'est pas bien, le retour de bâton est très rapide. Sans la reconnaissance actuelle, je n'aurais pas pu m'installer à La Scala. Mais pour durer trois mois, il faut que ce soit un spectacle de qualité. Mon nom ne suffit pas. On le voit bien avec les pièces qui marchent: "La machine de Turing", "Adieu monsieur Haffmann" ou les textes de Sébastien Azzopardi. Ce sont toutes des pièces de troupe, sans tête d'affiche. Qui sont toutes passées par le Off d'Avignon. Et ont toutes eu des Molières.

Vous faites le procès en creux du théâtre de boulevard classique?

Je ne fais aucun procès. C'est très bien d'avoir des stars pendant trois mois qui amènent du public. Mais il y a vingt ans, ces

mêmes stars s'engageaient pour une, voire deux saisons. Cela dit, plus il y a de pièces, plus il y a de théâtres, plus le système culturel est riche. Je ne partirai jamais en croisade contre le théâtre subventionné. Au contraire, plus le théâtre est multiple, plus les jeunes ont envie d'y aller.

Vous aimeriez diriger une salle?

Pas pour l'instant. C'est un métier très compliqué. Je ne me vois pas programmer les spectacles des autres. Ça prend un temps fou et un talent que je n'ai pas forcément.

Donc la direction de l'Odéon, c'est non?

Clairement. Je veux pouvoir partir tourner un film, créer une pièce sans être obligé de gérer toute une administration. Je ne suis pas Rastignac, je ne rêve pas de diriger un théâtre, je n'ai pas envie de conquérir Paris. Je veux juste raconter mes histoires.

Vous êtes pourtant celui qui remplit les salles...

Oui, mais le théâtre public est quand même plus snob que le privé, qui, d'ailleurs, n'a aucun scrupule à inviter des metteurs en scène subventionnés. "Ça ira" de Joël Pommerat a joué trois mois à la Porte Saint-Martin au printemps dernier.

Vous sentez-vous proche de Pommerat ou de Thomas Jolly, ces metteurs en scène majeurs du théâtre public?

Je n'ai jamais vu une mise en scène de Thomas mais c'est quelqu'un que j'apprécie

beaucoup. Lui ou Pommerat sont des créateurs, on parle tous la même langue. On a tous les mêmes problématiques: est-ce que tel comédien parle assez fort? Est-ce que le spectateur comprend là où je l'emmène?

Avec "Une histoire d'amour", vous osez pour la première fois le mélo.

C'est un mélo, oui, mais on n'en sort pas abattu. Ma référence pour cette pièce est le cinéma italien, celui de "Juste un baiser", un film sur une bande de potes qui part en ville, ou de "Nos meilleures années", qui raconte quarante ans d'Italie. Je voulais que, lorsqu'on annonce des trucs terribles, on le fasse en s'engueulant. Parce qu'au moins, dans ces moments-là, on est vivant. On vit dans une époque qui a tendance à oublier de vivre. Or on doit en profiter le plus possible. Parce que c'est court, tout ça, finalement...

Une fois encore, vous évitez les sujets politiques. Pourquoi?

J'en parlerai le jour où j'aurai un truc à dire. Qu'est-ce que je peux apporter au débat sur les gilets jaunes alors que tout le monde en parle déjà? Quand j'ai réalisé mon court-métrage sur les attentats, j'ai compris à la première projection que c'était trop tôt. Les gens n'étaient pas prêts à revivre ça. C'est pareil quand on s'empare d'un sujet d'actualité. On n'a pas assez de recul et, au fond, le public n'a pas envie d'être replongé dans la réalité. Je veux que ma pièce parle à n'importe quel spectateur à n'importe quelle époque. Au théâtre, la moindre blague sur l'actualité est très vite datée. Et en politique, plus j'avance et moins j'ai de certitudes. Dire "je suis de gauche, à bas le capitalisme", à quoi bon?

Certains écrivent des pièces engagées. Utilisent leur plume pour dénoncer le monde dans lequel nous vivons.

Oui, mais ceux qui viennent voir du théâtre politique sont du même bord en général. Donc on est tous d'accord et on reste dans l'entre-soi. Je suis ravi qu'une œuvre puisse donner envie de s'engager. Ça ne m'est pas arrivé jusqu'à aujourd'hui. Après, dans mon théâtre, prendre parti alors que je ne sais pas quelle est la solution, cela me semble hors de propos. ■



Juliette Delacroix

«Elle est l'une de mes amies, avec qui je n'avais jamais travaillé. Cet été tous mes potes étaient à la maison. On a fait une lecture ensemble avec les filles. C'est allé bien au-delà de ce que j'avais imaginé. Au bout de trente minutes on était tous les trois en larmes en train de jouer. J'avais mon casting!»

Violette Guillon

«Je l'ai rencontrée sur le tournage de "10 jours sans maman", un film où je donne la réplique à Franck Dubosc, qui sort en février.»

Lior Chabbat

«Elle m'impressionne. Du haut de ses 12 ans, elle sait qu'elle sera comédienne.»

«Une histoire d'amour», jusqu'au 28 mars à La Scala, Paris, X^e.



ALEXIS MICHALIK

LE PORTEUR D'HISTOIRES

Les spectateurs de théâtre s'échangent son nom comme un bon plan. Après quatre francs succès, le dramaturge, metteur en scène et comédien, présente sa nouvelle pièce, « Une histoire d'amour », à La Scala Paris.

Par Vincent Bouquet - Photographie: Nicola Lo Calzo

C'

est l'homme de théâtre à qui tout réussit. Dans un contexte où, à quelques rares exceptions près, la durée d'exploitation des créations se réduit comme peau de chagrin, le dramaturge et metteur en scène fait figure de contre-exemple. Le rencontrer, c'est accepter de voir les compteurs s'affoler. Encore à l'affiche dans quatre salles parisiennes, sans compter les tournées nationales et internationales menées en parallèle, chacun des spectacles qu'il a créés depuis dix ans accumule les représentations: plus de 2 000 pour *Le Porteur d'histoire* (2011), 1 200 pour *Edmond* (2016), 800 pour *Le Cercle des illusionnistes* (2014) et 700 pour *Intramuros* (2017).

À ce rythme-là, l'artiste aux quatre Molière fêtera bientôt, à seulement 37 ans, sa 5 000^e. De quoi faire rougir ses aînés, même les plus illustres, qui, au terme d'une vie de théâtre, n'auront jamais atteint le quart de cette performance. « *J'ai la culture du Off d'Avignon, celle d'une économie réaliste du théâtre, assume-t-il. Mon but est de faire exister les spectacles dans la durée car plus un spectacle joue, plus il vit, et plus il fait vivre les comédiens.* » Des comédiens qu'il sélectionne d'ailleurs à dessein. Chez lui, aucune tête d'affiche n'est recrutée à prix d'or pour aguicher le chaland, comme le veut la logique du théâtre privé. « *Je préfère travailler avec de très bons acteurs disponibles plutôt qu'avec une star qui pourra jouer trois mois et s'en ira.* »

D'autant que, désormais – même si ce grand modeste au visage d'ange s'en défend –, la star, c'est lui, et bien lui. Son nom, les spectateurs, avertis ou néophytes, se l'échangent comme un bon plan. « *Parfois, certains me disent: "Je n'aime pas le théâtre, mais j'aime vos spectacles",*



Alexis Michalik
à La Scala Paris,
le 17 décembre.
Répétition d'*Une
histoire d'amour*,
écrite, mise en scène
et jouée par
Alexis Michalik.



raconte-t-il, sourire aux lèvres. *Je pense que la simplicité de mes pièces attire même ceux qui se croient réfractaires. Dans le texte et la mise en scène, je cherche à ce que tout soit compréhensible, limpide. C'est au prix de cette simplicité qu'on peut faire du théâtre populaire.* » Un terme, aujourd'hui galvaudé, qui colle parfaitement au style Michalik. Ce savant mélange de langue du quotidien, de narration sur plusieurs époques et de récit à tiroirs. Saupoudré d'un questionnement diffus autour de la figure du père et des origines.

POUR UN THÉÂTRE HALETANT COMME UNE SÉRIE

Un thème logique pour ce Franco-Britannique (fils d'artiste peintre français d'origine polonaise, de mère anglaise, de grand-mère australienne et de grand-père irlandais), qui irrigue tout particulièrement son roman *Loïn*, sorti en septembre chez Albin Michel et propulsé dans la première sélection du Prix Renaudot. « *Là encore, je n'ai pas voulu faire de la littérature, mais écrire un "page turner"*, souligne celui qui au qualificatif d'auteur préfère celui de raconteur d'histoires. *Lorsque j'écris, je n'ai qu'une obsession: tout faire pour éviter l'ennui. Je veux que les spectateurs puissent se dire que le théâtre peut être aussi haletant qu'une série télévisée, qu'ils ne sachent pas où cela va les emmener.* »

À l'entendre, on croirait reconnaître le Wajdi Mouawad de la grande époque, celui de la tétralogie du *Sang des promesses* ou de *Tous des oiseaux*. Une filiation que cet amateur de Robert Lepage, Jean-François Sivadier ou Deborah Warner assume, aux côtés d'autres grands noms. « *Quand j'ai créé "Le Porteur d'histoire", je suis allé piocher des trucs et astuces dans le théâtre que je connaissais, reconnaît-il.*

À Peter Brook, son goût pour l'espace vide; à Ariane Mnouchkine, ses changements de décor chorégraphiés; à Simon McBurney, sa scénographie travaillée; et à Irina Brook, ses changements de scène sans aucun temps mort. »

Une mécanique qu'Alexis Michalik connaît par cœur pour l'avoir lui-même expérimentée. Son premier rôle, dans *Roméo et Juliette*, il le doit à la metteuse en scène franco-britannique. À 19 ans tout juste, il s'est vu ouvrir les portes du Théâtre de Chaillot, puis, en 2003, celles du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, qu'il n'intégrera finalement pas pour monter *Une folle journée*, son premier spectacle inspiré du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais.

Un temps d'avant les séries télévisées – dans « Kaboul Kitchen » sur Canal + – et le cinéma et, plus récemment, la réalisation (*Edmond*). Avant le succès des planches qui lui permet, aujourd'hui, de créer son cinquième spectacle, *Une histoire d'amour*, à La Scala Paris. Écrite en trois jours cet été, à la suite d'une rupture douloureuse, la pièce a, à première vue, de quoi surprendre. Fidèle adepte du consensuel, le dramaturge y met en scène un couple de femmes ayant recours à la PMA. Quitte à froisser certains spectateurs? « *Je n'ai pas l'impression d'avoir écrit un brûlot, loin de là*, répond-il du tac au tac. *Si cela choque des gens, ce n'est pas grave. Il n'y a aucune revendication sociale derrière ce choix. Tout ce qui m'intéresse, c'est l'histoire que je tisse. Le couple de femmes est entièrement à son service.* » Un raconteur d'histoires, vous dit-on, avant toute autre chose. ●

« *Une histoire d'amour* », La Scala Paris à partir du 9 janvier.

Plus d'infos sur weekend.lesechos.fr

Plaisirs Théâtre



Le dramaturge en répétition aux Lilas (93). ALEXANDRO GUERRERO

ALEXIS MICHALIK REMONTE SUR SCÈNE

RÉPÉTITIONS L'auteur et metteur en scène à succès joue dans sa nouvelle pièce, « Une histoire d'amour », inspirée d'un deuil amoureux

La petite entreprise d'Alexis Michalik ne connaît pas la crise. *Intra-Muros*, sa dernière création, imaginée autour d'un cours de théâtre en prison, en est à plus de 600 représentations et fait salle comble cet hiver à Paris, au Théâtre de la Pépinière. Au Théâtre de l'Œuvre, son *Cercle des illusionnistes* vient de passer le cap des 800. Les deux spectacles empruntent la voie royale des deux premières pièces de Michalik, toujours visibles elles aussi : *Edmond*, tirée du destin d'Edmond Rostand puis adaptée au cinéma par lui-même, a été jouée plus de mille fois ; créé en 2011, *Le Porteur d'histoire*, une course au trésor inspirée d'Alexandre Dumas, explose les records avec plus de 2 500 représentations en France et à Bruxelles. Des chiffres qui font de leur auteur et metteur en scène de 37 ans un créateur de spectacles vifs et accrocheurs, sans vedette mais avec l'engouement jamais démenti d'un public varié, initié ou non au théâtre.

Alors qu'on le retrouve début décembre en répétition de sa nouvelle pièce, Alexis Michalik garde la tête froide. « Ces chiffres sont dingues, merveilleux. *Le Porteur d'histoire*, au départ, on pensait ne la jouer que trois fois », dit-il sans non plus prétendre ressentir le même

danger avant *Une histoire d'amour*, annoncée pour 50 représentations à partir du 9 janvier à la Scala, une grande salle toute neuve. « Le vrai luxe du succès est là : on peut jouer dans de grands théâtres sans tête d'affiche et on bénéficie de moyens plus confortables. Mais l'exigence est la même. Je reste le premier spectateur de mes pièces et je ne supporte pas de m'ennuyer. »

On le vérifie en l'observant guider le jeu de Marie-Camille Soyfer et Juliette Delacroix, leur demander ici « plus de netteté dans le phrasé », là « plus d'éclat », et les faire recommencer encore et encore. Les deux comédiennes répètent une scène d'explication entre Katia et Justine, deux femmes qui se sont aimées à la folie jusqu'à ce que l'une brise le cœur de l'autre. Dans la musique de leur dialogue nerveux, Michalik règle le ton et le temps avec d'autant plus de précision qu'une chanson douce s'immisce dans la scène. L'assistante qui déclenche le son, une *love song* d'Elvis Presley, n'est autre qu'Ysmahane Yaqini, comédienne en alternance dans *Le Porteur d'histoire*.

Entouré de femmes qu'il connaît bien, le metteur en scène paraît avoir trouvé le biotope idéal pour avancer son projet. « La première version, je l'ai écrite cet été en quelques jours, explique-t-il. C'est sorti d'un coup, je n'étais jamais allé aussi vite. La thématique amoureuse du deuil, de la perte, ça ne se raconte pas à tout moment... » Voulait-il se guérir lui-même ? « J'avais une rupture en tête, c'est vrai. Mais ce n'est pas non plus une thérapie. » Il se trouvait alors en vacances dans le Sud avec des amis comédiens. « Marie-Camille et Juliette étaient là. Je n'avais pas

pensé qu'elles joueraient dans la pièce mais, comme je venais de la terminer, j'ai organisé une lecture pour entendre comment ça sortait avec elles. C'était en plein air, au son des cigales, il y a eu de la magie... Et voilà, c'est elles que j'ai choisies ! »

Ce soir-là, il comprend aussi qu'il a envie de jouer le rôle de William, écrivain cynique dont la petite amie est interprétée par Pauline Bression. « À chaque pièce, poursuit-il, je me pose la question du rôle pour moi. Mais je trouve toujours un meilleur acteur, et ça me va. Cette fois c'est pour moi car ça a du sens, vous verrez... » L'histoire prévoit aussi un cinquième personnage féminin,

« C'est mon ADN de faire un peu tout en même temps »

âge de 12 ans. « J'en ai trouvé trois merveilleuses qui viennent ensemble apprendre le rôle le mercredi parce qu'elles n'ont pas école. Elles joueront en alternance. »

Il reprend la direction bienveillante des deux comédiennes, cette fois sur la voix tonitruante d'Adèle. On ne le verra pas répéter son propre rôle, « un alcoolique brisé par la vie », sur lequel il entretient le mystère. « Je m'amuse et on rit, on pleure, parfois dans la même scène, enfin j'espère. » Au cinéma, Alexis Michalik a été l'acteur secondaire d'une poignée de films ces dernières années et il sera à l'affiche de la

comédie *Dix Jours sans maman* avec Franck Dubosc en février, ainsi que, en Italie, de *Tolo Tolo*, de Checco Zalone. Sur scène, il est devenu plus rare, même dans ses propres pièces. « La dernière fois, c'était de 2008 à 2012 dans *R&J*, un *Roméo et Juliette* à trois acteurs qu'on a joué 450 fois. Là, j'ai eu une appréhension de jouer car sept ans ont passé. Mais c'est vite redevenu un plaisir. »

Un plaisir qu'il combine avec tous les autres, comme celui de devenir écrivain avec *Loin*, le roman qu'il a publié cet automne. « Comédien reste mon premier métier et le théâtre m'est plus naturel que le cinéma ou le roman. Mais c'est mon ADN de faire un peu tout en même temps. » Il n'exclut pas de réaliser un nouveau film. « J'en ai très envie mais il faudra que je sois certain du projet pour me lancer, car je sais que ça prendra au moins deux ans. »

Quant aux récentes adaptations anglaises d'*Edmond* et d'*Intra-Muros*, elles sont bien accueillies : « La traduction d'*Intra-Muros* est de ma mère, qui est britannique. Les mises en scène ne sont pas de moi mais elles sont bonnes. » Également traduit en italien, en russe et même en hongrois, le théâtre de Michalik pourrait produire d'autres surprises et il y compte bien. « C'est bien beau de traduire mais encore faut-il que ce soit monté. On n'en est pas encore là mais cela me plairait, bien sûr. Le théâtre a une réputation élitiste, alors, quand on tient un spectacle qui fédère, il faut le jouer. »

ALEXIS CAMPION

« Une histoire d'amour », de et avec Alexis Michalik, à partir du 9 janvier à la Scala (Paris 10^e). lascala-paris.com



« Aimer participe à nous sauver »

Auteur en vue, metteur en scène, comédien, Alexis Michalik collectionne les Molières et le succès. Après un détour par le cinéma avec *Edmond*, il revient au théâtre avec *Une histoire d'amour*, pièce qui questionne l'évolution des modèles familiaux et la force des sentiments.

Votre nouvelle pièce raconte une histoire d'amour très contemporaine. Votre théâtre veut-il se faire l'écho des grands débats de société ?

Ma pièce met en scène deux femmes mais c'est avant tout et surtout une histoire d'amour. Je ne fais pas un théâtre militant et je n'ai pas un propos politique. Même si j'ai des opinions personnelles, je m'adresse à tous et ne veux pas dicter à mon public ce qu'il doit penser. Le couple de Katia et Justine souhaite concrétiser son amour par la venue d'un enfant. Que l'on soit pour ou contre la PMA, j'espère que leur histoire

•••

peut émouvoir, au moins interroger. Évolue-t-on en s'affrontant sur des idées ou en croisant des trajectoires singulières qui nous touchent et déplacent nos certitudes ? Le théâtre permet cette approche sensible, cette forme de communion humaine

Et pourtant, votre pièce paraît en plein débat sur l'ouverture de la PMA aux couples de femmes. Ce n'est pas anodin...

C'est le fruit du hasard, je l'ai écrite en août dernier. Aujourd'hui, elle cogne l'actualité, en abordant un sujet qui fait débat d'une manière intime.

La famille, ça compte pour vous ?

Les liens familiaux s'avèrent essentiels, même s'ils ne s'arrêtent pas aux liens du sang. Il y a plein de façons de constituer une famille : le théâtre, par exemple, le cercle amical très proche aussi. Mon père est le parrain de l'un de mes meilleurs amis d'enfance, son fils est mon filleul. À Noël, ils étaient autour de la table ; ils font partie intégrante de notre famille.

en coulisses



Alexis Michalik nous accueille en toute simplicité dans son appartement lumineux, posé au sommet d'un immeuble du nord de Paris. Dans sa longue bibliothèque, ses livres côtoient ceux qu'il a rachetés aux anciens propriétaires, mêlant leurs histoires à celles des objets de famille. Autant de talismans et de sources d'inspiration pour ce passionné de mémoire.

Tout de même, cette petite fille conçue sans père se retrouve dans une situation de grande fragilité quand sa mère meurt.

Mais son oncle intervient et la prend sous son aile. Un oncle, une tante, des grands-parents peuvent venir à la rescousse quand la cellule est fragilisée et malmenée par la vie. Aujourd'hui, il n'y a plus de modèle familial unique. La famille se recompose suite aux séparations ; elle peut être monoparentale, réunir des parents de même sexe.

L'héroïne de votre pièce, au fond n'est-ce pas Jeanne, cette petite fille qui ressoude la famille ?

Jeanne est la porteuse d'espoir, le symbole vivant que l'amour nous sauve. Elle participe à guérir son oncle, prisonnier du passé et qui, en devenant son tuteur, va choisir le camp de la vie. Jeanne délivre un très beau message : il faut recommencer à aimer car il n'y a pas de vie sans amour.

Le canapé est la deuxième vedette de votre pièce.

Le canapé symbolise l'installation. Au début de l'histoire, le couple s'en fait livrer un. Et l'une des protagonistes a une crise de panique. Le livreur philosophe dédramatise son angoisse : oui, pour certains, le canapé symbolise le temps qui passe, la peur de l'engagement, l'angoisse de vieillir, l'inéluctable qui se rapproche. D'autres couples, heureusement, se réjouissent de s'asseoir tous les soirs sur ce même canapé, au côté de la bonne personne : celle qu'ils ont choisie pour la vie et qu'ils continuent d'aimer.

L'amour, justement. Votre pièce commence avec une chanson d'Aznavor, Et pourtant, qui exprime la difficulté de quitter un être qu'on a aimé.

C'est le vrai thème de la pièce. J'ai écrit ce texte en trois jours, après une rupture douloureuse. Je voulais parler de la perte d'un amour, partager avec le public cette



« Je veux que mon théâtre soit vivant et que le public prenne du plaisir. Alors, je multiplie les rebondissements comme dans un roman d'Alexandre Dumas. »

épreuve de la séparation avant que le temps passe et fasse son œuvre réparatrice.

Vous dites ne pas porter une parole politique. Mais votre façon de faire du théâtre n'est-elle pas politique ?

Je fais volontairement un théâtre sans tête d'affiche. Égale sur scène, les acteurs sont au service d'une histoire, d'un idéal commun et perçoivent le même cachet. Alors oui, c'est politique. Par ailleurs, quand je vois un spectacle qui laisse sur le quai des spectateurs, cela me dérange. Monter des pièces qui s'adressent à tous, y compris à ceux qui n'ont pas l'habitude d'aller au théâtre, c'est encore politique.

Votre mise en scène débordante d'énergie est votre marque de fabrique.

J'ai tellement peur que le spectateur m'échappe que je multiplie les histoires à tiroirs et les rebondissements. Il me faut tenir jusqu'au bout son attention par des effets de surprise. Comme dans un roman d'Alexandre Dumas, l'un de mes auteurs fétiches. Pour beaucoup, le théâtre reste synonyme de sérieux et d'ennui. Moi, je veux qu'il soit vivant et que mon public prenne du plaisir du début à la fin.

D'où vous vient cette passion du théâtre ?

J'ai grandi dans un milieu populaire, au cœur du XVIII^e arrondissement de Paris. Mes parents lisaient beaucoup et m'emmenaient régulièrement voir des pièces, notamment celles mises en scène par Peter Brook. L'envie de jouer est née très tôt. Complétée par le goût de l'écriture, à l'adolescence. Récemment, j'ai relu mon journal intime, écrit à 16 ans. J'y parlais de mes angoisses et de mes colères. Au fond, on écrit toujours sur ses failles. Depuis, je n'ai jamais cessé d'écrire mais je n'imaginais pas en faire mon métier jusqu'au jour où, avec *Le porteur d'histoire*,

•••

... j'ai rencontré le succès. Je me suis alors rendu compte que mes textes pouvaient intéresser un public.

La quête des origines imprègne votre œuvre. Votre histoire familiale est-elle celle des destins contrariés par l'Histoire que vous mettez souvent en scène ?

Mon histoire familiale s'enracine sur plusieurs continents. Du côté de ma mère, mon grand-père irlandais a rencontré ma grand-mère australienne durant la Seconde Guerre mondiale. Il jouait dans des pièces amateurs, aimait chanter, danser et rêvait d'être comédien. Ma passion du théâtre s'enracine sans doute dans cette lignée. Côté paternel, le sang est polonais. L'histoire de mon grand-père est incroyable. Enfant, il ramassait le cuivre des obus pour le revendre, jusqu'au jour où l'un d'eux explosa, le privant d'une main. Placé dans un institut catholique, son destin bascule. Un prêtre, passionné de photographie, lui transmet tout ce qu'il sait et fait de lui un photographe, le premier d'une famille de paysans. Mon père prolonge ce premier pas vers l'art en devenant artiste peintre. Je suis le fruit de cette histoire. Même si personne ne m'a influencé dans mon choix de devenir comédien et de raconter des histoires.

Le passé vous passionne.

Nous sommes le fruit de croisements culturels qui remontent loin dans le temps et font notre richesse. Ce passé, que nous portons, nourrit notre création. Je place souvent mes pièces dans une autre époque : *Le porteur d'histoire*, *Le cercle des illusionnistes*, *Edmond*. Cela me permet à la fois de prendre du recul et de m'autoriser la liberté de la fiction.

Le passé et l'action. Vous êtes un hyperactif...

Si j'en crois mes amis, je crains la mort et la finitude. Autrement dit, je

« Nous sommes sur la Terre pour apporter notre pierre à l'édifice et transmettre ce que nous avons reçu. »

SA BIO

13 décembre 1982
Naissance à Paris.

2002
Joue Roméo dans *Juliette et Roméo*, mis en scène par Irina Brook.

2012
Écrit et met en scène *Le porteur d'histoire*, récompensé par deux Molières.

2014
Monte *Le cercle des illusionnistes*, couronné de trois Molières.

2017
Décroche cinq Molières avec *Edmond*.

2019
Réalise *Edmond* au cinéma et publie son premier roman, *Loin*¹.

Janvier 2020
Joue dans sa nouvelle pièce, *Une histoire d'amour*².

Septembre 2020
Montera la comédie musicale *Les producteurs*.

1) Albin Michel, 656 p. ; 22,90 €.

2) À Paris, au théâtre La Scala jusqu'au 28 mars. Billetterie : 01 40 03 44 30 ou sur lascalaparis.com

cherche à gagner du temps pour réaliser le maximum de choses avant de mourir. En 2014, après une année de travail excessif, j'ai fait un burn-out : le corps a dit stop. Je ne supportais plus le bruit en entrant dans un restaurant, manger m'était difficile. J'ai mis plusieurs mois à m'en remettre. Désormais, je m'impose donc de prendre des vacances. Une décision bénéfique, car l'inspiration revient durant ces moments de pause.

Dans votre œuvre, les vivants dialoguent avec les morts. Pensez-vous que ceux qui ont disparu nous accompagnent ?

Je pense que personne ne meurt tant que quelqu'un se souvient de lui et le porte dans son cœur. Même si je ne crois pas en la vie après la mort. Mes grands-parents paternels étaient très croyants, ma grand-mère une lectrice assidue du *Pèlerin*. Je n'ai pas hérité de leur foi mais je reste convaincu que chaque vie a du sens et qu'il faut nous employer à lui en donner. Nous sommes de passage sur la Terre pour apporter notre pierre à l'édifice et transmettre à notre tour ce que nous avons reçu. Nous représentons un petit morceau de la grande chaîne de l'humanité.

Écrire des histoires y contribue ?

Il faut avoir un énorme ego pour oser créer, donner à voir et à entendre, sur une scène ou devant une caméra, un récit personnel. Va-t-il intéresser les autres, rencontrer son public ? Une des façons de répondre à cette angoisse du créateur consiste à garder une forme d'humilité et se dire : « Je vais juste essayer de faire de mon mieux. » ■



SON UNIVERS



LE GALET DES VACANCES

C'est un souvenir heureux. Jusqu'à mes 17 ans, j'ai passé des étés merveilleux avec mes parents sur l'île grecque d'Astypalea. Mon père peignait des galets que je vendais aux passants pour m'acheter des bonbons et des glaces.



LES BOUTONS DE MANCHETTE

Ce sont ceux de mon grand-père irlandais qui voulait être acteur. Je crois qu'il les avait hérités de son propre grand-père. J'y tiens beaucoup.



MES CHAUSSURES

Ma toute première paire ! Ma mère l'a gardée précieusement avant de me la donner.



EDMOND ROSTAND

Cette statuette qui m'a été offerte symbolise le dramaturge portant ses trois œuvres majeures : *L'Aiglon*, *Chantecler* et *Cyrano de Bergerac* qui a inspiré ma pièce *Edmond*.

LA PEINTURE DE MON PÈRE

Réalisée par mon père, Jean-Yves Michalik, cette « peinture minuscule » est constituée de fragments acryliques qu'il a tranchés dans la matière solidifiée de ses palettes. Il les a ensuite assemblés entre deux verres d'un cache pour diapositive.



AFP

Alexis Michalik, le retour du surdoué du théâtre français

Publié le : 06/01/2020 - 14:16 Modifié le : 06/01/2020 - 14:15



Paris (AFP)

Imaginez que quatre de vos pièces jouent à Paris, en même temps, après avoir fait salle comble pendant des années. C'est le cas d'Alexis Michalik, prodige du théâtre français qui revient avec une nouvelle création, fruit d'un deuil amoureux.

Le "Wonder boy" de la scène française, comme l'a baptisé la presse, est l'homme aux dix Molières (dont six comme auteur et metteur en scène), à seulement 37 ans.

Après environ 8.000 représentations en France et à l'étranger de ses quatre premières pièces, presque sans interruption, il crée "Une histoire d'amour" à La Scala-Paris (9 janvier-28 mars), vient de publier son premier roman et sera bientôt à l'affiche de deux films.

"Je suis un hyperactif", sourit-il dans un entretien avec l'AFP. "Mon rythme de travail est aussi rapide que celui de mes spectacles".

Il faut croire que depuis cette première pièce, "Le Porteur d'histoire" (2011), toujours à l'affiche après un record de 2.500 représentations, jusqu'à "Edmond" (2016), qui raconte la genèse de la pièce "Cyrano de Bergerac" d'Edmond Rostand et qui a consacré Michalik comme une "success story", tout sourit au dramaturge aux yeux bleus intenses. Ou presque.

"Un jour, je me suis retrouvé au cœur d'une rupture un peu difficile... j'ai eu envie de raconter ça", raconte-t-il, inspiré par la chanson "It Takes Time To Be a Man" du groupe américain The Rapture.

- Théâtre "de lisière" -

Sa pièce "parle de l'intime, pas de moi", précise-t-il. "Un auteur, à partir du moment où il écrit quelque chose de sincère, finit toujours par écrire sur ses failles, ses douleurs".

Elle raconte l'amour de Katia et Justine, qui disparaît quelques jours après la naissance de leur fille conçue par insémination artificielle. Pour cette création, Michalik va remonter sur les planches pour jouer le frère de Katia. "C'est terrifiant, ça fait huit ans depuis la dernière fois", souligne celui qui a démarré sa carrière comme comédien.

Aimant "surprendre" le public, il est adepte des "pièces à tiroirs" et des histoires "où on ne sait pas où on va aller".

En France, selon lui, la narration avait été un peu laissée de côté au théâtre jusqu'à l'apparition d'auteurs-metteurs en scène comme Wajdi Mouawad.

Dans un pays où le théâtre privé et le théâtre subventionné sont bien séparés, il se félicite que "depuis quelques années, on assiste à l'émergence d'un théâtre de +lisière+, qui vient souvent du festival off d'Avignon et qui crée (des pièces) avec une économie réaliste, une narration forte et sans tête d'affiche".

Une recette qui permet selon lui aux pièces de tourner plus longtemps et à l'étranger. "Le Porteur d'histoire", avec "cinq tabourets et cinq acteurs", a ainsi tourné de la Nouvelle-Calédonie au Liban et sera bientôt en Chine.

- "Spectacles hybrides" -

Chanteur du théâtre populaire, il sait que, dans certains milieux, on peut regarder de haut ce genre de pièces qui "n'a pas besoin d'aborder des thématiques lourdes ou politiques".

"Je ne veux pas que tout le monde aime mes pièces", assure le dramaturge qui a été parfois critiqué pour certaines facilités. "Il y a forcément des gens qui préfèrent un théâtre plus exigeant (...) et c'est très bien comme ça."

Son premier roman, "Loin" (Albin Michel), est également un récit à rebondissements: l'histoire d'un jeune homme qui traverse l'Europe à la recherche de son père.

Franco-britannique - sa mère anglaise Pamela Hargreaves a traduit certaines de ses pièces jouées en 2019 en Grande-Bretagne -, il s'est nourri de cette double culture. "Ma narration est plutôt anglo-saxonne mais je parle de sujets très français".

"J'ai piqué cette simplicité à Peter Brook, le côté chorégraphié de Mnouchkine où elle amène tous ses acteurs pour changer le décor", mais "ma narration emprunte aux séries télé et aux BD". "Ça donne des spectacles hybrides".

© 2020 AFP



PORTRAIT

MICHALIK

L'ENCHANTEUR

À 37 ANS, LE BRILLANT AUTEUR ET METTEUR EN SCÈNE ALEXIS MICHALIK RETROUVE LES PLANCHES AVEC « UNE HISTOIRE D'AMOUR ». UNE COMÉDIE DRAMATIQUE SENSIBLE ET DÉROUTANTE.

PAR ANNA NOBILI

Commençons par évacuer tout de suite ce qui a déjà été dit et écrit mille fois, y compris dans ces colonnes. Alexis Michalik est beau, gueule d'ange blond à se damner. Alexis Michalik est brillant. Alexis Michalik est drôle. Trois constats qui mettent tout le monde d'accord. Pour faire vite, les filles le trouvent souvent irrésistible, et les garçons un peu agaçant, le soupçon de jalousie n'excluant pas l'admiration. Souvenez-vous de cette Nuit des Molières, en mai 2017. Face à son insolent succès – cinq statuettes rafflées, dont celles de meilleur auteur francophone vivant, meilleur metteur en scène et meilleur spectacle de théâtre privé pour « Edmond » –, Nicolas Bedos, maître de cérémonie, l'avait fait asseoir sur scène, dans un fauteuil de velours rouge. Là, il assistait à un sketch, prétendue confession de son banquier et de sa mère. L'un se réjouissait des espèces sonnantes et trébuchantes liées à son triomphe. L'autre taclait l'artiste trentenaire et le renvoyait à son enfance : « C'était un bébé affreux, un gamin très con qui n'aimait pas du tout la littérature »... Bien sûr, personne n'y a cru.

Michalik prévient : « Don't meet your heroes », se prétendant sans fausse modestie moins intéressant que ses œuvres. « Je n'ai pas une grande bibliothèque pleine de grimoires, je ne m'enferme pas des jours entiers sans manger ni boire juste pour écrire. J'ai un appart normal. Je fais des jeux avec mes potes. Et de l'escalade... » Le jeune Alexis, né d'un père polonais et d'une mère d'origine britannique, grandit à Paris, biberonné aux grands romans d'aventures – Dumas, Stevenson – et aux tragi-comédies. De l'auteur des « Trois Mousquetaires », une de ses idoles, il dit admirer la capacité à mêler « l'humour, l'émotion, l'héroïsme » et l'on pourrait croire que c'est de lui qu'il parle. Son autre maître s'appelle Shakespeare. C'est sous l'étoile du dramaturge anglais qu'il fait ses premiers pas sur scène. Il a 18 ans et Irina Brook, fille de Peter, le choisit pour incarner Roméo dans un « Juliette et Roméo » détonant, teinté de rap. Du bel amant de Vêrone, il endosse à nouveau le costume dans « R&J » qu'il montera lui-même des années plus tard, en 2009.

Les premiers spectacles signés Alexis Michalik sont des relectures à la fois respectueuses et décapantes de classiques : « Le Mariage de Figaro », de Beaumarchais, « La Mégère apprivoisée », de Shakespeare. Qui déjà portent sa patte : musique, humour, générosité, mise en scène survitaminée, acteurs protéiformes, changements de décor à vue. Avec sa bande, Alexis rallie le Festival « off » d'Avignon, « jungle républicaine ». Il est chargé de rêves et d'énergie. Bat le pavé, tracte, joue en logeant à 40 kilomètres de la Cité des papes qui, reconnaissante, lui apporte ses premiers succès. On est en 2005, il a 22 ans. Six ans plus tard, c'est là aussi que son « Porteur d'histoire »

attire les premiers fans. Cet abracadabrant récit mêle les époques, les continents et dit, avec fougue, la quête chaotique des origines. Il n'a jamais cessé de tourner depuis. Au compteur, 2 500 représentations, 500 000 spectateurs. Suivront « Le Cercle des illusionnistes », réjouissante variation sur la magie et la naissance du cinéma. Puis « Edmond », récit fantasmé de la genèse de « Cyrano de Bergerac », 1 200 représentations depuis 2016, près de 1 million de spectateurs, une adaptation réussie au cinéma et toujours à l'affiche du Théâtre du Palais-Royal ! Enfin « Intra Muros », mise en abyme de la prison et du rôle du théâtre. L'auteur et metteur en scène Michalik jubile à balader l'assistance entre hier et aujourd'hui dans des intrigues savantes, portées par des comédiens bondissants. Dans chacun de ses succès, une constante : aucune tête d'affiche, sinon l'histoire. Le public vient désormais voir « la » dernière création d'Alexis Michalik. « Chacune de ses pièces le raconte, confie Benjamin Bellecour, son ami de longue date et producteur, qui a partagé avec lui l'affiche de la géniale série "Kaboul Kitchen".

« Le Porteur... » interroge la quête des origines ; « Le Cercle des illusionnistes », le pouvoir et les dangers de l'illusion ; « Intra Muros », le rapport au père ; « Edmond », les rêves de gloire et la possibilité d'exister seul contre tous. » Quant à sa nouvelle pièce, « Une histoire d'amour », Alexis Michalik nous en livre les clés : « Comment l'amour finit-il ? Peut-il vraiment finir ? Et que fait-on quand il finit ? » La pièce sommeillait dans son esprit en attendant son heure, elle est née en quatre jours l'été dernier, après une rupture amoureuse. « Ce n'est pas mon his-

toire, mais ça interroge des sentiments douloureux. On est plus juste quand on traverse les choses que lorsqu'on en est loin. » Très différente des précédentes, elle conte une histoire d'amour entre deux femmes, une affection chahutée entre un frère et sa sœur, un oncle et sa nièce. Lui y incarne un écrivain tourmenté. La pièce aurait pu s'appeler « Une histoire d'amours ». On la qualifie de mélo, il précise : « Une comédie dramatique plutôt. C'est grave et léger. J'avais envie d'accrocher les spectateurs, de les faire s'attacher à mes personnages et ensuite de leur serrer le cœur. C'est ça, la comédie humaine. »

Nul doute que l'on s'attachera à Justine, Katia, William et Jeanne. Qu'assurément on vibrera, on tremblera avec, et pour eux. Avec cette « Histoire d'amour », cinq pièces d'Alexis Michalik occuperont l'affiche en même temps à Paris. Une prouesse. Après le film « Edmond » et le roman « Loin » (éd. Albin Michel), il bâche sur un projet de comédie musicale. Sans humilité feinte, il assure : « Tout va bien, ce que je voulais faire, je l'ai fait. Je pourrais m'arrêter et ouvrir un resto. Mais j'ai encore tant de choses à créer. » Et d'histoires à raconter.

« UNE HISTOIRE D'AMOUR », à partir du 9 janvier, La Scala, Paris-10^e.

J'AVAIS ENVIE QUE
LES SPECTATEURS
S'ATTACHENT
À MES
PERSONNAGES.
ET ENSUITE DE LEUR
SERRER LE CŒUR.

ALEXIS MICHALIK,
À PROPOS DE
SA NOUVELLE PIÈCE

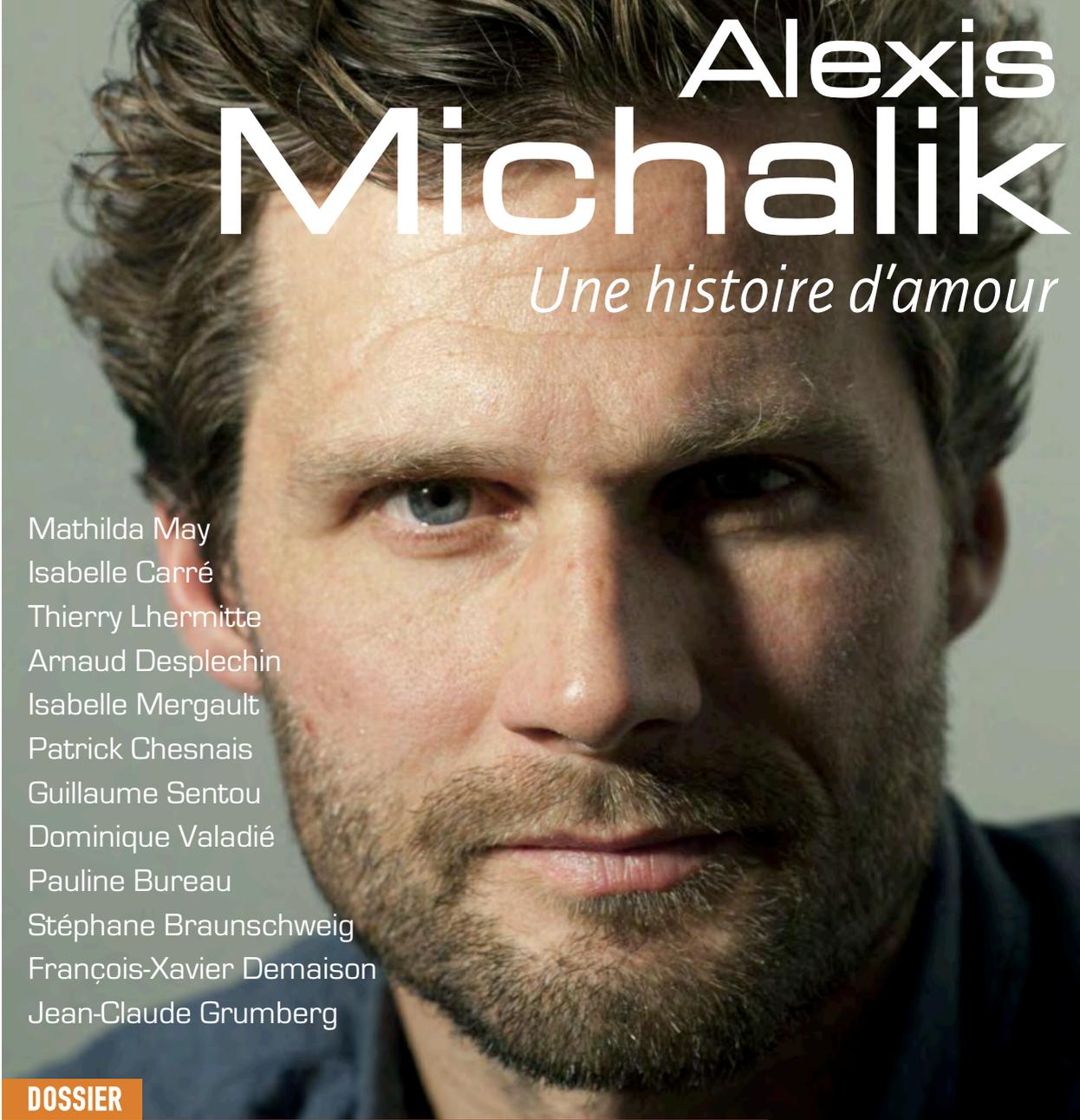


Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

janvier - février 2020



Alexis Michalik

Une histoire d'amour

Mathilda May
Isabelle Carré
Thierry Lhermitte
Arnaud Desplechin
Isabelle Mergault
Patrick Chesnais
Guillaume Sentou
Dominique Valadié
Pauline Bureau
Stéphane Braunschweig
François-Xavier Demaison
Jean-Claude Grumberg

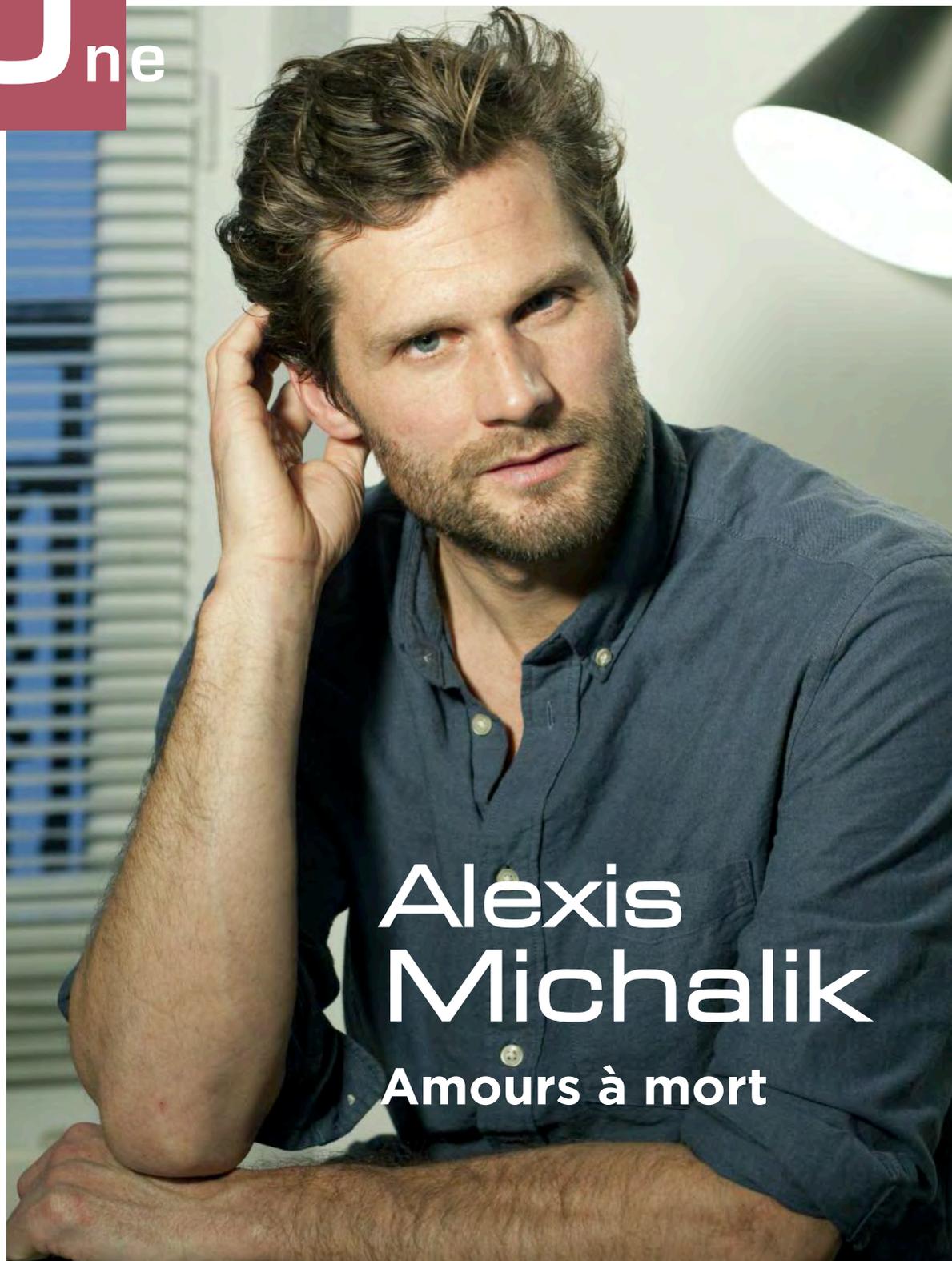
DOSSIER

Le CONTE ou l'art de ne pas grandir

M 02434 - 81 - F: 4,60 € - RD



U ne



Alexis
Michalik
Amours à mort

© Carole Bellatèche

A lors que ses quatre précédentes pièces sont toujours à l'affiche à Paris depuis plusieurs années, Alexis Michalik sera en personne sur la scène de la Scala dans sa nouvelle création, *Une histoire d'amour*. Changement de cap, il lâche l'efficacité scénaristique du *Porteur d'histoire* et d'*Edmond* pour plonger dans l'émotion, un registre qu'il avait déjà exploré avec délicatesse dans *Intra Muros*. Cette fois, dans *Une histoire d'amour*, il ne parle que d'amour. Cela commence par une rencontre entre deux jeunes femmes qui tombent amoureuses. L'une veut un enfant, mais c'est l'autre qui tombe enceinte et la jalousie les éloigne... Dans cette histoire, Alexis Michalik montre des personnages liés par différentes formes d'amour qui ne s'éteignent jamais vraiment...

Théâtral magazine : C'est un changement par rapport à ce que vous écrivez d'habitude. Comment l'histoire s'est-elle imposée ?

Alexis Michalik : J'ai souvent plusieurs histoires en tête. Celle-là est arrivée d'une manière complètement nouvelle pour moi. En écoutant une chanson il y a plus d'un an, j'ai imaginé la dernière scène d'un spectacle. Je suis parti de cette fin et j'ai construit tout le spectacle en vue de cette dernière scène. Et puis j'ai vécu moi-même récemment la fin d'une histoire d'amour, et je me suis retrouvé dans cet état où je savais de quoi je parlais. C'était cet été, et j'ai repris cette histoire à laquelle j'avais pensé un an plus tôt et j'ai écrit. Avec cet impératif

qu'il fallait que je la monte tout de suite parce que d'ici un an ou deux, je n'en aurais peut-être plus envie, je serais passé à autre chose. Avec mon ami producteur Benjamin Bellecour, on l'a envoyée à Frédéric Biessy de la Scala. Il l'a lue et nous a rappelés une heure plus tard pour nous dire qu'il la programmait en janvier.

Pour la première fois vous parlez d'amour...

Ça parle de l'amour dans un couple, mais aussi de l'amour filial, de l'amour fraternel. Et de tous les stades de l'amour, de la naissance de l'amour, de sa fin, de ce qui en reste après.

On est plus dans les rapports humains que d'habitude et moins dans la narration. Mais pour autant

il y a une vraie histoire et il se passe beaucoup de choses en 1h30.

Cela commence par une histoire d'amour entre deux femmes. L'une, Katia, est lesbienne, et l'autre, Justine, ne l'est pas mais elle tombe amoureuse d'elle et veut un enfant. Mais le hasard fait que c'est Katia qui tombe enceinte et Justine la quitte.

Ça se termine comme tant d'histoires d'amour. Et puis on se retrouve 12 ans plus tard, quand Katia apprend qu'elle a une récurrence de cancer et qu'il faut trouver un tuteur à sa fille. Son amie Justine qui a été l'initiatrice de cette naissance n'est rien pour elle parce qu'à sa naissance il n'y avait pas encore de mariage gay. Et donc la seule figure paternelle

qui ait compté un tant soit peu c'est le frère de Katia, William, que l'enfant fantasma un peu comme un oncle idéal.

Il y a une dimension mythologique avec des enfants qui ont hérité des maux de leurs parents : Katia c'est le cancer de leur mère et William l'alcoolisme de leur père...

Il y a de la malédiction mais ils s'y sont préparés. Ils savent a priori ce que l'existence leur réserve. Et leur manière d'y résister, c'est par l'humour, la théâtralité. Et puis on n'est pas dans la tragédie, il y a toujours de l'espoir.

Il y a aussi du fantastique. On pense d'ailleurs à *Forêts* de Wajdi Mouawad.

Wajdi Mouawad est toujours une source d'inspiration même pour *Le Porteur d'histoire*. Et le fantastique, c'est quelque chose d'éminemment théâtral, qu'on peut faire figurer sur un plateau de théâtre plus qu'ailleurs.

L'autre lien de la pièce avec vous, c'est le frère William. Il a été un célèbre écrivain mais il n'écrit plus. L'inspiration, le succès, ce sont des choses qui vous préoccupent aussi ?

Je pense qu'à partir du moment où on a connu un certain succès, même si ça s'arrête, on ne nous enlèvera jamais ce qu'on a eu. Et puis, on a le droit de se planter.

Vous mettez en scène la pièce et vous jouez aussi dedans. C'est quelque chose qui vous manquait ?

Oui parce que cela faisait sept ans que je n'avais pas mis les pieds sur un plateau. Je n'avais pas le temps et ce qu'on me proposait ne coïncidait pas avec mes disponibilités. Mais pour le rôle

de William, cela avait vraiment du sens que je le joue. Si cela n'avait pas apporté quelque chose à l'histoire, je ne l'aurais pas fait.

Comment transposez-vous cette histoire sur le plateau ?

Ce sera un peu dans la même veine qu'*Intra Muros*, qui joue aussi sur l'émotion. J'ai demandé à Juliette Azzopardi, ma scénographe, que ce soit un peu plus réaliste que d'habitude. Mais plus on avance dans les répétitions plus j'enlève des éléments. Je me sens proche d'un Peter Brook qui va vraiment vers l'acteur et l'histoire qu'il raconte. Ce qu'il fait, c'est un théâtre simple mais pas pauvre. On retient beaucoup plus un décor inventif qui fait travailler notre imaginaire qu'un décor riche. Dans *Edmond* évidemment il y a beaucoup plus de choses, mais ça reste assez simple, avec surtout des accessoires. *Le Porteur*, c'est l'exemple jusqu'au-boutiste ; pour illustrer le pouvoir de l'esprit, il ne faut rien. Dans *Le Cercle des illusionnistes* je suis parti du constat inverse : comme je parlais de l'illusion des débuts du cinéma, il fallait qu'on voit de la magie. Mais finalement, il n'y a pas grand-chose non plus. Pareil pour la musique. Dans *Intra Muros*, on n'a gardé qu'une note qu'on rejouait. Là, il y aura moins de changements de décors que sur les précédentes pièces parce qu'il n'y a qu'une trentaine de scènes contre quatre-vingts dans *Edmond* et soixante dans *Intra Muros*.

Comédien, metteur en scène, auteur... comment vous définissez-vous ?

Comme un raconteur d'histoires parce que je me suis trouvé dans cette position à partir du *Porteur*. Avant, je faisais des classiques revisités comme *La Mégère à peu près apprivoisée*, ou *Roméo et Juliette*. J'ai été surpris par le succès du *Porteur*, qui m'a fait réaliser que j'avais peut-être des choses à raconter. **Le public est avide de récits comme on en trouve dans les séries télé et au cinéma. Et il y avait ce petit espace pour un théâtre narratif**, qui raconte des histoires et qui utilise les avantages du théâtre, que n'a pas le cinéma, à savoir le pouvoir d'évocation. Pour raconter une bataille il ne faut rien, juste des mots tandis qu'au cinéma il faut des gros moyens. Au théâtre, on peut mettre plusieurs époques sur une même scène, on peut avoir un acteur qui change de rôle. Ça ne marche pas au cinéma, parce qu'on est dans le réel. On a perdu le cinéma fantasmé. Buñuel c'est bizarre aujourd'hui.

Vous avez pourtant adapté *Edmond* en film...

Mais j'adore faire des films. J'ai réalisé des courts-métrages avant et j'adore ça. Et cela, même si le cinéma est un monde que j'appréhende avec moins de facilité que le théâtre parce qu'il y a des codes que je n'ai pas saisis pleinement. Je n'arrive pas trop à savoir ce que je dois raconter, je ne crois pas que ce soit la même chose qu'au théâtre. *Edmond* c'est un peu particulier parce que c'était le projet de ma vie et qu'avant d'en faire une pièce, je voulais en faire un film. Et je suis heureux d'être allé au bout de ça.

Et la littérature ? Vous avez publié un roman à la rentrée, *Loïn*.

L'envie d'écrire ce livre est née parce que l'histoire était trop ample pour être racontée au théâtre. Il y a dix ans je rêvais d'en faire une série. Mais quand je me suis rendu compte que cela allait être un peu compliqué, j'ai réalisé que le moyen le plus économique pour raconter cette histoire était le roman. Donc j'ai écrit les premières pages et elles sont restées pendant des années dans un tiroir jusqu'à ce que je trouve un éditeur chez Albin-Michel qui me dise de le terminer.

Avez-vous trouvé des similitudes avec le théâtre ?

Le roman est beaucoup plus exigeant dans l'écriture que le théâtre. Au théâtre la finalité de l'œuvre est sur scène. Et donc quand j'écris quelque chose dont je ne suis pas pleinement satisfait, je sais que je vais avoir plusieurs moyens de la rendre meilleure, avec des bons acteurs, une bonne musique, une lumière ou simplement en la réécrivant au plateau. En revanche quand j'écris un roman, et que je ne suis pas satisfait d'un paragraphe, je n'ai pas d'autre option que de le réécrire. Et puis c'est un métier beaucoup plus solitaire. J'ai passé trois ans à écrire ce roman, et je n'ai pas beaucoup d'amis qui ont pu le lire avant sa publication parce que 600 pages c'est difficile à lire sur un écran. Au théâtre, on partage beaucoup de choses à commencer par le texte.

Quand vous êtes-vous découvert ce goût d'écrire ?

Au lycée, j'écrivais beaucoup. Je pense qu'au fond tous les écrivains écrivent à cause de leurs

faillies. Moi c'est vraiment basique, j'étais un adolescent pas très bien dans ma peau et je me suis mis à écrire des histoires qui n'étaient pas les miennes mais qui me touchaient. Ado, j'ai écrit beaucoup de romans, de pièces, de scénarios. Mais je ne pensais pas que ça allait devenir mon métier. A l'époque, j'avais vraiment envie d'être acteur. Depuis la sixième, quand j'ai intégré le club théâtre du collègue Jules Ferry où j'ai rencontré Benjamin Bellecour, je savais que je voulais être acteur. Cela a été une évidence. Je me suis dit que j'étais fait pour être sur un plateau et jouer avec d'autres gens.

Qu'est-ce qui vous avait donné envie d'aller au club théâtre ?

Ma mère a dû me dire qu'il y avait un club théâtre et que je devrais m'inscrire et moi j'ai dû penser que ça devait être sympa. Ensuite, le goût de la mise en scène est venu parce que je me suis retrouvé à jouer *Roméo* avec Irina Brook. Les premières mises en scène que j'ai faites étaient vraiment très empreintes de ce que j'avais vécu avec elle, c'était des classiques revisités. Et un jour il y a eu *Le Porteur d'histoire* qui était un peu un accident que j'ai écrit dans le cadre d'un festival que Benjamin avait monté sur les faits divers. Mais je ne croyais pas à l'écriture contemporaine. Je croyais aux classiques. Et quand j'ai vu ce que faisait Wajdi Mouawad, j'ai trouvé ça génial. Il a une écriture profonde, magnifique et très poétique mais ce qui la rend populaire c'est son scénario, c'est sa capacité à happer un public et à trouver des fins qui nous laissent

complètement baba. C'est Dumas pour moi. C'est un feuilletoniste qui nous attrape et nous amène là où on ne pensait pas aller. C'est comme ça que j'ai pensé *Le Porteur d'histoire*. Avec un scénario et ce souffle épique en moins d'une heure et demie. Parce que des pièces de quatre heures comme celles de Wajdi Mouawad sont difficiles à monter dans le théâtre privé.

Vos quatre spectacles se jouent en même temps. Cela induit une véritable gestion pour renouveler les comédiens et faire durer les pièces.

Il doit y avoir une centaine d'acteurs qui jouent sur les quatre. La règle de base c'est qu'on n'arrête pas un spectacle qui marche.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *Une histoire d'amour, texte et mise en scène Alexis Michalik, avec Alexis Michalik... La Scala, 13 boulevard de Strasbourg 75010 Paris, 01 40 03 44 30, à partir du 9/01*

■ *Le Porteur d'histoire, aux Béliers Parisiens, 14 bis rue Sainte Isaure 75018 Paris, 01 42 62 35 00*

■ *Edmond, au Palais-Royal, 38 rue de Montpensier 75001 Paris, 01 42 97 40 00*

■ *Intra Muros, à la Pépinière Théâtre, 7 rue Louis le Grand 75002 Paris, 01 42 61 44 16*

■ *Le cercle des Illusionnistes, au Théâtre de l'Œuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88*

art&culture

Alexis qui pleure, Michalik qui rit

Vincent Bouquet
@VincentBouquet

Alexis Michalik risque de s'y habituer... Alors qu'aux quatre coins de Paris, ses précédents spectacles –

« Le Porteur d'histoire », « Le Cercle des illusionnistes », « Edmond » et « Intramuros » – récoltent toujours ovation sur ovation, soir après soir, le public de la Scala s'est levé comme un seul homme pour offrir un triomphe à « Une histoire d'amour », son nouvel opus. Pourtant, celui qui cumule les casquettes de dramaturge, metteur en scène et comédien avait cette fois pris le risque de délaissé les récits à tiroirs qui ont fait son succès pour adopter une forme plus linéaire où de simples bondstemporels permettent de couvrir, en 1 h 25 chrono, une tranche de vie longue de quatorze ans.

Constamment à la relance

L'histoire de Katia et Justine commence comme tant d'autres, autour d'un verre, pris dans un bar, en 2005. Entre elles, l'alchimie est immédiate. En l'espace de quelques mois, elles font appartement commun, se marient – symboliquement – et éprouvent un désir d'enfant, concrétisé par deux inséminations artificielles menées en parallèle. Katia tombe enceinte, mais pas Justine, qui s'éloigne, jusqu'à la rupture. Douze ans plus tard, la première apprend qu'elle va mourir et qu'elle doit trouver un tuteur pour sa fille, Jeanne. Son regard se porte alors sur son

THÉÂTRE
Une histoire d'amour
d'Alexis Michalik.
La Scala Paris
(01 40 03 44 30) jusqu'au
28 mars. Durée : 1 h 25.

frère William, un écrivain alcoolique amoché par l'existence.

Cette « histoire d'amour » reflète à la fois la simplicité de son titre et la complexité d'une vie. Simplicité dans sa

langue qui, loin des effets de manches, se rapproche de celle du quotidien. Simplicité encore dans ses personnages qui nous ressemblent, trait pour trait. Complexité toutefois dans sa façon d'empiler les rebondissements à la manière d'un Wajdi Mouawad. Sauf qu'Alexis Michalik a le bon ton de s'arrêter juste quand il faut pour ne pas provoquer l'overdose. Dramaturge et metteur en scène bien de son temps, il a compris que, pour conquérir les spectateurs, il ne fallait jamais relâcher l'effort et être constamment à la relance. Excitées par sa plume phobique de l'ennui, les répliques fusent, tandis que sa mise en scène, en mouvement perpétuel, ne ménage aucun temps mort.

Certains pourront arguer que les ficelles sont un peu grosses, que le tout est un brin trop pétri de bons sentiments. Qu'importe, puisque la mécanique mélodramatique fonctionne et fait alterner allègrement les rires et les larmes. D'autant qu'elle profite de la performance d'une troupe de comédiennes impeccablement dirigées (dont la jeune Violette Guillon, prometteuse graine d'actrice). Au dernier-né de la saga Michalik, il est aisé de prédire un destin aussi rayonnant que celui de ses aînés. Les paris sont ouverts. ■



La mise en scène d'Alexis Michalik, en mouvement perpétuel, ne ménage aucun temps mort. Photo François Fonty

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Michalik, un retour sur scène fracassant

oeildolivier.fr/michalik-un-retour-sur-scene-fracassant/

January 11, 2020



C'est avec certaine impatience que l'on attendait la nouvelle création d'Alexis Michalik. Nos espoirs ont été comblés par cette très belle et émouvante « *Histoire d'amour* », qui vient d'éclorre à la Scala Paris. Longue vie à l'artiste et à ses spectacles !

Alexis Michalik est incontestablement l'artiste qui aura marqué ce début du XXI^e siècle, avec son *Porteur d'histoires*, *Le cercle des illusionnistes*, *Intra-muros* et *Edmond*. Mais il ne faudrait pas oublier ses premières créations *La mégère à peu apprivoisée* et *Roméo & Juliette*.

Reconnaissons-le, car à chaque fois ses spectacles nous ont procurés beaucoup de plaisir et de joie, nous faisons parties des inconditionnelles. Et ils sont nombreux.



Michalik a son style. Il écrit bien et inscrit sa narration dans notre société. Son sujet de prédilection demeure la construction de l'être humain. Comment faire avec ce qui nous vient de l'enfance ? Comment se forger un présent avec ce que nos origines nous ont laissées comme trace ? Comment devient-on adulte ? Comment apprend-on à aimer ? Voire à s'aimer. Des thèmes que l'on retrouve dans son excellent roman *Loin*, paru à l'automne 2019 aux **Éditions Albin Michel**. Il a également son style en ce qui concerne la mise en scène. Plateau dénudé, dans lequel viennent, voire surgissent, les éléments du décor, poussés par les acteurs, dans un mouvement vif, des séquences traitées comme des plans de cinéma. Une direction d'acteurs au cordeau, où le corps des comédiens devient souvent langage.

Le spectacle débute par la chanson d'**Aznavour**, « *Et pourtant* ». Dont le premier couplet dit « *sans un remords, sans un regret, je partirai* ». Car il va être surtout question de cela, du départ et de ce que doivent faire ceux qui restent. Car cette « *Histoire d'amour* » s'appuie sur l'abandon, celle de l'enfance, celle du grand amour. Katia et Justine se sont aimées. Justine a quitté Katia alors qu'elle attendait un enfant. Katia a élevé seule Jeanne. Katia va mourir et demander à son frère William de se charger de sa fille qu'il connaît à peine. William qui n'est capable de rien après la perte de sa femme. Alors une histoire d'amour va naître entre l'oncle et la nièce, cet amour qui nous nourrit, celui d'un parent pour sa progéniture. L'histoire peut paraître un peu mélo, et cela l'est par moment. Mais au-delà de l'histoire, **Michalik** s'intéresse avant tout aux sentiments qui traversent les personnages. Les yeux nous piquent souvent et surtout à la fin. C'est magnifique.

Michalik aime s'entourer d'une équipe de choc, pour alimenter son univers. On retrouve au décor **Juliette Azzopardi**, aux costumes **Marion Rebmann**, aux lumières **Arnaud Jung**, aux vidéos **Mathias Delfau**, au son **Pierre-Antoine Durand** et cette fois-ci, il y a une chorégraphe, **Fauve Hautot**. Hormis les toilettes qui ne servent à rien, mais ça, c'est pour faire la fine bouche, visuellement le spectacle est admirable.

Quel plaisir de retrouver **Alexis Michalik** en comédien. Il donne au personnage de William tant de charme. On éprouve énormément de tendresse pour ses fêlures. Juliette Delacroix apporte au personnage de Katia, une sincérité désarmante. Ce n'est pas un rôle facile, car la jeune femme n'est faite que de failles. **Marie-Camille Soyer** est d'une grande justesse dans celui de Justine, celle qui a aimé une femme et a eu peur de cet amour trop grand, trop beau. Le soir de notre venue, c'est **Violette Guillon** qui incarnait la petite Jeanne, enfant précoce et pertinente. La gamine a, devant elle, un bel avenir. Émue, à la fin du spectacle qui est de toute beauté, la salle s'est levée d'un bond dans une ovation des plus méritée. Bravo !



Marie-Céline Nivière

Une histoire d'amour d'Alexis Michalik

La Scala Paris

13, boulevard de Strasbourg

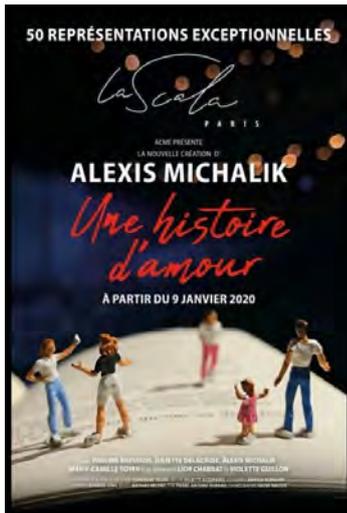
75010 Paris

Jusqu'au 28 mars 2020

Du mardi au samedi 21h00 et le dimanche à 15h00

Durée 1h25

Mise en scène d'Alexis Michalik assisté d'Ysmahane Yaqini et de Clémentine Aussourd avec Pauline Bression, Juliette Delacroix, Alexis Michalik, Marie-Camille Soyer, et en alternance Lior Chabbat, Violette Guillon et Amélia Lacquemant décor de Juliette Azzopardi



*costumes de Marion Rebmann
assistée de Violaine de Maupeou
lumières Arnaud Jung
vidéo de Mathias Delfau
son de Pierre-Antoine Durand
chorégraphie de Fauve Hautot
perruques de Julie Poulain
régie plateau de Laurent Machefert assisté de Paul Clément-
Larosière*

Crédit photos © François Fontan

Le Journal du Dimanche

Une histoire d'amour ★★

Dans sa nouvelle pièce attendue, Alexis Michalik interroge les élans et les limites de l'engagement amoureux. Pas vu sur les planches depuis huit ans, le créateur à succès d'*Edmond* tient le rôle d'un écrivain cynique rongé par l'alcool et la culpabilité. Au cœur de son intrigue, le destin de sa sœur lesbienne (Juliette Delacroix) hantée par son grand amour perdu (Marie-Camille Soyer) et le devenir de leur fille, conçue par insémination artificielle. N'y allant pas par quatre chemins, l'auteur-metteur en scène ne change

rien à sa méthode éprouvée : des enchaînements rapides de tableaux forts et de situations limpides, des répliques tour à tour drôles et poignantes. Cette vivacité d'ensemble captive au point que tout paraît finalement plus évident que vraisemblable. Faute d'équivoque, les personnages accrochent sans doute plus qu'ils n'émeuvent. Peu importe, le brio est au rendez-vous et le public est une nouvelle fois ébloui par ce bel abattage, si frontal soit-il. ● **A.L.C.**

**La Scala Paris (Paris 10^e), jusqu'au
28 mars. 1 h 25. lascalaparis.com**

Une histoire d'amour

CE N'EST PAS tous les soirs qu'à peine les lumières éteintes la salle est debout et applaudit à tout rompre. Ce diable d'Alexis Michalik a, une fois de plus, réussi son tour de magie : une pièce écrite et mise en scène tambour battant avec ce qu'il faut de rebondissements, de bons mots, d'émotion pour que le spectateur, repu, ravi, reconnaissant, laisse éclater sa joie.

A l'occasion d'un déménagement, Katia fait la connaissance de Justine. Et la drague. La première aime les femmes, pas l'autre. Pourtant naît un amour, un amour vrai. Au point que Justine veut un

enfant. Toutes deux recourent à l'insémination artificielle. C'est Katia qui est enceinte. Justine la quitte. Et nous voilà douze années plus tard.

Ce qu'il se passe ensuite, c'est l'annonce par un médecin de la mort imminente de Katia, le destin de sa fille dont il faut décider, le recours au frère écrivain alcoolo hanté par la mort de sa femme, etc. Il y a des scènes d'hôpital, un fantôme qui danse, les relations touchantes entre l'écrivain et l'ado perdue, la rencontre avec l'ancienne aimée... bref, de quoi faire pleurer Margot. Mais nous devenons tous Margot, qui pleurons et rions de bon cœur,

sans avoir honte de nos émotions : si tout est fait pour qu'on s'identifie aux personnages, rien de trop lourd ni manipulateur ici.

Michalik, qui décidément donne l'impression d'une faculté tous azimuts, incarne avec justesse le frère qui picole. Le rôle de Jeanne, l'ado, est tenu en alternance par trois jeunes filles – ce soir-là, c'est la stupéfiante Violette Guillon. Cette « Histoire d'amour », qui a tout pour amener au théâtre ceux qui ne l'aiment pas, devrait cartonner au moins dix ans...

Jean-Luc Porquet

● A la Scala, à Paris.

UNE HISTOIRE D'AMOUR - *Amor à mort*

Alexis Michalik est un grand conteur ; il a déjà bien sûr fait ses preuves. Une fois encore, il nous cueille par un de ses récits, son art de le dialoguer, les confrontations de personnages si proches de nous, et nous emmène sur des sommets. Pourtant son *Histoire d'amour* n'est pas particulièrement romantique, pas du tout à l'eau de rose non plus, bien loin même d'un conte de fées, mais elle nous touche droit au cœur. Factuelle : deux femmes qui s'aiment, se désaiment, la maladie, la mort, l'avenir sombre... Non, décidément la fée clochette a oublié de semer le bonheur sur ceux-là, et pourtant il y a de l'amour, et beaucoup, qui se dit ou ne se dit pas. Avec ses coups de passions et ses coups du sort, ce pourrait être la vie de l'un d'entre nous qui se déroule là, sur le plateau, entre originalité, singularité et banalité. Au sol, quatre traits tracent une aire de jeu conventionnelle ; quelques meubles mobiles s'y glissent, et tout l'art du théâtre entre en action. Fluidité entre les scènes, réalisme exemplaire de l'interprétation, conversations demeurant en suspens. Tout est simple et pourtant si abouti. Michalik écrit, met en scène, joue, nous fait rire alors que nos yeux sont encore pleins de larmes, nous fait froid dans le dos et chaud au cœur. On en ressort éblouis et KO.



François Varlin

Une Histoire d'amour

Un spectacle d'Alexis Michalik. Avec Pauline Bression, Juliette Delacroix, Alexis Michalik, Marie-Camille Soyer, et en alternance Lior Chabbat, Violette Guillon et Amélia Lacquemant.

La Scala Paris - 13, boulevard de Strasbourg, Paris, 10e, 01 40 03 44 30

Réserver des places

ZOOM SUR...

« Une histoire d'amour »

Alexis Michalik, le surdoué des planches, revient avec une pièce très personnelle autour du deuil amoureux. L'occasion pour l'auteur et metteur en scène de 37 ans de renouer avec sa carrière de comédien.

Par Olivier Frégaville-Gratian.

Retour au jeu. Brillant metteur en scène à qui l'on doit le triomphal *Edmond*, Alexis Michalik (à dr.) est aussi comédien. Il retrouve la scène, lui qui fit ses débuts, il y a près de vingt ans dans *Juliette et Roméo*, d'Irina Brook. Dans *Une histoire d'amour*, il campe un écrivain alcoolique et cynique. Et on est touchés.

Pas de stars! Alexis Michalik donne la réplique à Marie-Camille Soyfer, qu'il a dirigée dans *Le Porteur d'histoire*. Pour jouer en alternance Jeanne, une ado solitaire, il fait appel à trois nouvelles : Lior Chabbat, Violette Guillon (la fille de l'humoriste Stéphane Guillon) et Amélia Lacquemant. L'actrice et danseuse Pauline Bression (à g.) interprète le personnage de Claire.

Né d'une rupture. Cette *Histoire d'amour* est le fruit d'une séparation vécue par Alexis Michalik lui-même. Il s'en est inspiré pour aborder des sujets tabous tels que les amours homosexuelles, la procréation médicalement assistée pour toutes, l'alcoolisme et la maladie.



« Une histoire d'amour », mise en scène et jouée par Alexis Michalik. Avec aussi Pauline Bression, Juliette Delacroix, Marie-Camille Soyfer... Jusqu'au 28 mars à La Scala, Paris (10^e).

photos © François Fony, SP

LE CHOIX DE LA LIBRAIRE

ALIX MUTTE, DE LA LIBRAIRIE LA LISON, À LILLE (NORD).

« Une enquête palpitante au cœur des marais »

Les amours plurielles de Michalik

Fort de ses succès de salles, Alexis Michalik tisse une histoire d'aujourd'hui, où l'amour n'a pas de norme, ni de genre. Dans cette fable intime et sociétale, il réinvente avec brio le théâtre populaire. **PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE**

UNE HISTOIRE D'AMOUR

écrit et mise en scène par Alexis Michalik, avec Pauline Bression, Juliette Delacroix, Alexis Michalik, Marie-Camille Soyer... Jusqu'au 28 mars, La Scala Paris.

On est en 2005 à Paris. La trentaine flamboyante, confiante, Katia est journaliste. Libre, entière, elle aime la vie sans modération. Tout bascule le jour où elle rencontre Juliette, une jeune étudiante à l'avenir radieux. C'est le coup de foudre. Seul problème, cette dernière n'est pas lesbienne. Sans préjugé, elle se laisse séduire et glisse dans les douceurs de la passion. L'histoire est belle, pure, digne d'un roman photo. Un mariage improvisé à la mode hippie, un désir d'enfant, une histoire d'amour des plus naturelles en somme.

Le conte de fée tourne court quand Katia apprend qu'elle est enceinte. Contre toute attente, Juliette, la plus motivée des deux, s'éloigne, puis s'enfuit, laissant la jeune mère seule. Onze ans ont passé. De l'eau coule sous les ponts, quand la maladie, tant redoutée, ce cancer qui ronge les femmes de sa famille, rattrape Katia. Que faire de Jeanne, sa fille tant

aimée ? Seule solution, la confier à William son frère, un ancien auteur à succès, qu'un drame a rendu alcoolique. Il faudra beaucoup d'amour pour que la greffe prenne. Ça tombe bien, tous les protagonistes en ont à revendre.

Alors que quatre de ses pièces continuent à faire les beaux jours des théâtres parisiens, et ce même en cette période de grève, Alexis Michalik continue à se réinventer. Épurant son style, lorgnant du côté des questions sociétales, il esquisse une fable contemporaine qui vient pincer la corde du sensible. Avec peu d'effets, quelques éléments mobiles de décor, il nous invite dans le quotidien de ces femmes, de cet homme, de cette gamine précoce qui lit Kant ou Simone de Beauvoir. Il aborde avec délicatesse et candeur, des sujets qui divisent encore nos sociétés conservatrices.

L'écriture, née des suites d'une rupture amoureuse, est fluide. Les répliques fusent. Michalik sait y faire. Il attrape le public et le mène du rire aux larmes. S'entourant d'artistes virtuoses - Juliette Delacroix, Pauline Bression et Marie-Camille Soyer -, capables de changer à vue de costumes, de personnages, Alexis Michalik remonte sur scène après huit ans de repli dans les coulisses, avec succès. N'hésitant pas derrière un cynisme de façade, à montrer ses fêlures, ses fragilités, il livre une interprétation bouleversante.

Certes son *Histoire d'amour* a quelque chose de facile, de chimérique, elle semble de la veine des soap opéras, mais ce n'est qu'illusion. Cette pièce s'inscrit plutôt dans un théâtre populaire à la mission la plus noble : toucher au cœur le spectateur tout en s'attaquant à ses préjugés, ses clichés, et en tentant de le faire réfléchir.



l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

THÉÂTRE

Attention, préparez vos mouchoirs (en papier)

Alexis Michalik propose *Une histoire d'amour*. Une mécanique parfaite pour rire et pleurer, mais sans grande poésie.

Tout commence par une chanson, plaisamment menée, chacune et chacun devant son micro, sur un plateau vide. Autour de l'espace de jeu, les éléments du décor (réalisation de Juliette Azzopardi), montés sur roulettes, arriveront tous au bon moment. Les déplacements de chacun sont impeccables, réglés comme un ballet (avec la complicité de la chorégraphe Fauve Hautot, que l'on a pu découvrir sur TF1 avec *Danse avec les stars*). Le jeu sonne juste, et chaque personnage est crédible, avec ce qu'il faut de drôlerie pour que s'esquissent un sourire et même un éclat de rire. Un peu plus tard, les yeux pourront se mouiller, à moins de n'avoir qu'un caillou spongieux à la place du cœur.

Pauline Bression, Juliette Delacroix, Marie-Camille Soyer et, en alternance, les plus jeunes Lior Chabbat, Violette Guillon, Amélia Lacquemant font le boulot, tout comme Alexis Michalik, seul rôle masculin de la partition, mais aussi auteur et metteur en scène. Après *le Porteur d'histoire* en 2013, *le Cercle des illusionnistes*, l'année suivante, *Edmond* en 2016, qui fait toujours les beaux soirs du Palais-Royal pendant qu'une distribution bis tourne dans les régions, et *Intra muros* en 2017, voilà qu'il remplit le théâtre parisien de la Scala cet hiver avec son *Histoire d'amour*.

Le conte débute en 2005. Katia et Justine partagent l'une pour l'autre les mêmes braises de la passion. La première a toujours aimé les filles, la seconde les garçons. Mais voilà qu'elles conjuguent leurs jours et leurs nuits. Par insémination artificielle naît une fille, le couple explose, la maladie puis la mort entrent en scène, et qui va garder la mouflette surdouée de 12 ans ?

Voilà en résumé, et sans trop le « divulgâcher », ce nouveau conte de fées qui fait salle comble chaque soir, avec

un public assez jeune et souvent habitué de la rhétorique de l'auteur, lequel pratique avec aisance l'art d'être bien en phase avec l'air du temps. Alexis Michalik vise au réalisme, ses dialogues en témoignent : « *Justine... oh, putain, je suis enceinte. Oh, putain, je vais devenir grosse!* » (scène 9). Pour faire « vrai », à défaut de provoquer, voilà même une cuvette de W.-C. en bord de scène avec, comme il se doit, un (faux) déculottage au nez des premiers rangs, et même le bruit de la chasse d'eau pour ponctuer le pipi. On nous a épargné le papier hygiénique.

Le rêve est-il une des recettes du bonheur ?

Au-delà de cette anecdote qui peut après tout faire sourire, il n'est pas sans intérêt de noter que les deux personnages principaux sont des filles qui s'aiment.

Situation présentée comme banale, ordinaire, mais qui ne l'est pas encore pour tous dans la vraie vie, tant s'en faut. Les homosexuel·les sont toujours victimes d'agressions, parfois violentes, pour la seule raison de leur « différence ». Si cela peut aider à faire bouger les lignes, bravo ! À l'heure de cette *Histoire d'amour*, le mariage pour tous n'existe pas, alors elles sont toutes deux déclarées « *amoureuses officielles de la forêt cosmique* », la seule note un peu poétique de l'affaire. Dans cet univers sans épines, les méchants n'ont pas leur place. Reste à savoir si le rêve est une des recettes du bonheur. Finalement, on peut se laisser emballer, porter ou pas du tout, comme devant un tour de magie quand on devine les ficelles du truc. ●

GÉRALD ROSSI

ALEXIS MICHALIK
PRÉPARE POUR
SEPTEMBRE UNE
ADAPTATION SCÉNIQUE
VERSION COMÉDIE
MUSICALE DU FILM
LES PRODUCTEURS,
DE MEL BROOKS.

Jusqu'au 28 mars, la Scala, 13, boulevard de Strasbourg, Paris 10^e. Tél. : 01 40 03 44 30.

THÉÂTRE

Michalik : il est doué, il est beau

UNE HISTOIRE D'AMOUR, D'ALEXIS MICHALIK. LA SCALA, PARIS-10^E, 01-40-03-44-30, 21 HEURES. JUSQU'AU 28 MARS.

★★★★ Alexis Michalik a signé un pacte avec le diable : sa nouvelle comédie semble promise au même succès que les quatre précédentes. Son secret ? Son absence de prétention. Le goût du partage avec le public. L'horreur de tout ce qui serait susceptible d'engendrer l'ennui. Pas de longueurs dans ses pièces comme dans ses mises en scène, pas de battements entre deux tableaux, tout s'enchaîne avec fluidité. Deux histoires d'amour nous sont racontées ici. Pour commencer, celle de Katia et Justine. Elles décident d'avoir un enfant ensemble, mais alors que Katia est sur le point d'accoucher, Justine, revenue aux hommes, la plaque sans crier gare. Puis, douze ans plus tard, celle de Jeanne et William, la fille et le frère de Katia. Lequel, mal remis de la mort de sa femme, cherche à se décharger de cette nièce tombée sur lui à la mort de Katia.

Ainsi résumé, l'argument peut sembler aussi mièvre et convenu qu'un téléfilm français, mais l'humour de Michalik parvient toujours



à relancer l'intérêt. Le spectacle est parfaitement joué par Juliette Delacroix (Katia), Marie-Camille Soyer (Justine), Pauline Bression (Claire), plus trois jeunes actrices en alternance pour le rôle de Jeanne : Lior Chabbat (*photo*), Violette Guillon et Amélia Lacquemant. Et Michalik (*photo*) dans le rôle de l'oncle. Vous savez quoi ? Non content d'être un auteur et un metteur en scène comblé de dons, il est beau comme un astre. Et bon acteur en plus. Vraiment, il exagère. **JACQUES NERSON**